

JOURNAL

DES

DEMOISELLES

MARIE-ANTOINETTE

NOUVEAUX DOCUMENTS

Jusqu'ici, le véritable caractère de la reine Marie-Antoinette a été enveloppé d'une certaine obscurité; la haine des révolutionnaires, qui voulaient justifier leur crime, l'a représentée sous des traits odieux; le culte respectable et touchant de ses amis a exagéré ses qualités morales; il était malaisé de distinguer le véritable visage sous ces voiles divers dont on le couvrait.

De nouvelles publications, la plupart puisées dans les archives de Vienne, restituent à Marie-Antoinette ses traits, son esprit & son cœur. Le chevalier d'Arneth vient de mettre au jour toute une correspondance inédite entre Marie-Thérèse & sa fille, entre la grande impératrice & le comte Mercy d'Argenteau, ambassadeur d'Autriche à Paris. Dans ces trois volumes, la figure de Marie-Antoinette renaît avec ses grâces enfantines (elle n'avait pas quinze ans quand elle épousa le dauphin), avec sa gaieté, son entrain, parfois même son étourderie, & cette ouverture de cœur qui attire l'affection, cette dignité de race qui ne l'abandonna jamais, ni dans la dissipation des temps heureux, ni dans les dures épreuves de ses derniers jours.

Marie-Thérèse avait conçu les plus justes & les plus maternelles inquiétudes en envoyant sa fille loin d'elle, dans une cour où dominaient de funestes exemples, et elle avait ordonné à l'ambassadeur, qui était son ami & son serviteur fidèle, de la tenir au courant, de la manière la plus stricte, de toutes les démarches de la dauphine et des remarques auxquelles elles pouvaient donner lieu,

& en répondant aux lettres de sa fille, cette mère vigilante ne manquait pas d'appuyer sur les différents points que le comte Mercy d'Argenteau lui avait signalés.

« Je ne puis assez répéter, dit l'ambassadeur » dans un de ses messages secrets, que madame » l'archiduchesse est douée d'un caractère si excellent, d'un esprit si juste, que Votre Majesté » peut être assurée qu'elle ne commettra jamais » de fautes essentielles, ni qui puissent porter à » certaines conséquences... Ainsi, il n'est point » à craindre que Son Altesse Royale se laisse entraîner à des cabales dangereuses, surtout quand » elle sera avertie de se méfier. Il est vrai que les » amusements ont beaucoup de prise sur elle, mais » cela n'empêche pas qu'elle n'apprécie les personnes qui cherchent à l'amuser, & qui, par ce » moyen seul, réussiraient difficilement à la séduire. »

La vie entière de l'infortunée reine justifie la prophétie du vieux serviteur de sa maison. Elle ne fit pas de *fautes essentielles*, mais elle eut le goût des plaisirs, & n'étant pas du tout heureuse, elle se livra aux distractions extérieures, plus que ne l'aurait permis la majesté du trône, & assez pour prêter le flanc aux plus horribles calomnies.

Ce qui frappe dans l'étude de la vie de Marie-Antoinette, c'est la tristesse qui y règne, même en ses jours les plus brillants. Elle arrive presque enfant en France; dès la frontière, on la prive de ses serviteurs & de ses dames; elle n'est entourée que d'étrangers; les plus sinistres présages éclatent de

toutes parts, comme un avertissement céleste qui l'engage à se défier des joies trompeuses; elle est reçue par Louis XV, qui la traite avec bonté, avec douceur, mais rien de plus; le dauphin, pendant de longues années, est le plus froid & le plus indifférent des époux; elle ne trouve à la cour de France, en fait de femmes, que *Mesdames*, filles de Louis XV, qui nourrissaient, on ne sait trop pourquoi, une profonde antipathie contre la maison d'Autriche; des deux frères du dauphin, l'un, qui fut Louis XVIII, était trop politique, l'autre, qui fut Charles X, trop frivole & trop léger pour que leur jeune belle-sœur pût les aimer d'une fraternelle amitié; elle était donc seule, étrangère, ravie à son pays, à sa famille, sans qu'on lui eût rien donné en échange que la promesse d'un trône. Quelle destinée, & qui voudrait l'accepter pour son enfant!

Cet isolement profond qui pesa sur l'âme affectueuse de Marie-Antoinette explique très-bien les deux fautes que l'histoire peut lui reprocher : ses amitiés compromettantes pour des favorites qui exploiteront sa bonté, & ce besoin violent de distraction, de luxe, de plaisirs qui s'éveilla en elle lorsqu'elle fut toute puissante. Sa mère ne vit pas l'apogée de sa fortune, elle ne vit pas les effroyables malheurs qui suivirent ces courtes années de joie; seulement, elle semble quelquefois pressentir la tempête, & l'on dirait qu'elle n'a pu oublier le mot du savant italien, à qui l'on demandait l'horoscope de Marie-Antoinette, et qui répondit : Il y a des croix pour toutes les épaules.

Mais revenons au début de ces intéressantes révélations, & voyons quels conseils la plus sage des princesses allemandes donna à la plus infortunée d'entre elles; l'impératrice écrivait à sa fille en 1771 (la dauphine avait alors seize ans) :

« Tâchez de tapisser votre tête de bonnes lectures; elles vous sont plus nécessaires qu'à une autre... Je crains que vous ne vous ayez guère appliquée : les ânes & les chevaux auront emporté le temps requis pour la lecture; mais à cette heure, en hiver, ne négligez pas cette ressource, qui vous est plus nécessaire qu'à une autre, n'ayant aucun autre acquis, ni le dessin, ni la musique & autres sciences agréables... J'attends donc avec impatience vos lectures & applications; il est permis, surtout à votre âge, de s'amuser, mais d'en faire toute son occupation & de ne rien faire de solide ni d'utile, & de tuer le temps entre promenades & visites, à la longue, vous en reconnaîtrez le vide, & serez bien aux regrets de n'avoir pas mieux employé votre temps... Tout cela me fait trembler : je vous vois aller avec une certaine nonchalance, à grands pas, à vous perdre; au moins vous égarez. »

Marie-Thérèse voulait que sa fille complût par la lecture son instruction, qui n'était qu'ébauchée; elle voulait aussi qu'elle s'abstînt de certains plaisirs qui lui semblaient, avec raison, peu convenables :

« J'ai vu, lui dit-elle, que vous avez été à cheval plusieurs jours de suite, & deux & trois heures; c'est trop, vous en conviendrez un jour, mais ce sera trop tard. Quelle raison aurais-je de vous priver d'une chose qui vous fait plaisir, si je n'en connaissais pas les conséquences... »

La jeune dauphine ne s'est pas montrée aimable, elle n'a pas parlé, par timidité, dit-elle. Aussitôt sa mère la gronde, & lui dit, dans son langage tudesque, qui, s'il exclut l'élégance, n'exclut ni la force ni le sens :

« Comment, l'Antoinette à treize ans savait recevoir très-joliment son monde, & dire à chacun quelque chose de poli & de gracieux : cette vérité, tout Vienne, l'Empire, la France, la Lorraine l'ont vue, & la Dauphine, à cette heure, pour un simple particulier, aurait de l'embarras? Ne vous accoutumez pas à ces frivoles excuses : embarras, crainte, timidité, chimères! Ce n'est que mauvaise coutume de se laisser aller sans réflexion & sans se gêner pour rien. »

On voit que la pauvre petite Dauphine n'était pas gâtée par sa mère. Privée à sa cour de France de tout appui moral, il fallait que sa mère cherchât de loin à l'éclairer & à la diriger. Elle était très-jeune, très-vive; monter à cheval, monter à âne, sauter, courir, rire au besoin de l'étiquette, s'ennuyer avec les gens graves, c'étaient là les instincts de son âge; Marie-Thérèse la blâmait; ses reproches étaient sages, avisés, maternels, & cependant Marie-Antoinette nous semble très-excusable. Plus de bonheur lui eût donné plus de sagesse; elle s'étourdissait sur ce qui manquait à sa vie.

Marie-Antoinette avait vingt ans lorsque Louis XVI monta sur le trône, & sa grandeur ne rendit pas sa situation plus facile. Elle eut plus de liberté & davantage d'ennemis. Le roi avait pour elle de la bonté, des complaisances, mais il ne lui montrait pas ces sentiments qui gagnent & charment le cœur. Il lui donnait de l'argent & lui accordait des faveurs, non pour elle assurément, mais pour les amies qui exploitaient si adroitement cette royale amitié. Mercy appelle des grâces utiles ces dons qui pleuvaient, par exemple, sur une seule personne, 400,000 livres pour payer ses dettes, une terre du revenu de 35,000 livres, 800,000 livres pour la dot de sa fille; grâces utiles! déshonorantes pour qui les reçut, dangereuses pour qui la donna! C'était pour ces favorites & leur clientèle que la reine augmenta à l'excès les dépenses de sa maison, qu'elle accabla le trésor déjà si obéré, & qu'elle prêta une apparence de vérité aux calomnies qui se répandaient sourdement contre elle, car les favorites nuisaient à Marie-Antoinette, non-seulement par les dons dispendieux qu'elles arrachaient à sa faiblesse, mais au point de vue de la dignité & de la réputation. Marie-Thérèse l'avertissait en vain, elle était sous le charme; Mercy signale le jeu de la Cour, les

gains ou les pertes de la reine, il ne tarit pas là-dessus.

« Il prit envie à la reine de jouer au pharaon. Elle demanda au roi qu'il permit que l'on fit venir des banquiers-joueurs de Paris. Le monarque observa qu'après les défenses portées contre les jeux de hasard, même chez les princes du sang, il était de mauvais exemple de les admettre à la cour; mais, avec sa douceur ordinaire, il ajouta que sans doute cela ne tirerait pas à conséquence, si l'on ne jouait qu'une seule soirée. Les banquiers arrivèrent le 30 octobre & taillèrent toute la nuit & la matinée du 1^{er} novembre, jour de la Toussaint; elle joua elle-même jusqu'à près de trois heures du matin. Le mal était qu'une pareille veillée tombait dans la matinée d'une fête solennelle, & il en est résulté des propos dans le public. La reine se tira de là par une plaisanterie, en disant au roi qu'il avait permis une séance de jeu sans en déterminer la durée, qu'ainsi on avait été en droit de la prolonger pendant trente-six heures. Le roi se mit à rire & répondit gaiement: « Allez, vous ne valez rien, tous tant que vous êtes. »

Au milieu de cette dissipation, engendrée par l'ennui & le vide de son existence, l'âme de Marie-Antoinette restait pure. Elle s'amusa par amour du mouvement, elle cherchait des distractions dans la société de ses amies, des émotions dans le jeu; elle fournissait à la malignité de ses ennemis mille occasions de la perdre, elle mécontentait le peuple par ses dépenses, & cependant le fond de son âme n'était pas atteint. Marie-Thérèse, qui connaissait bien sa fille, ne cesse de condamner ses goûts futiles, ses habitudes légères, l'insouciance, le mépris de l'étiquette; elle voudrait la voir vivre en reine, la voir même s'occuper de politique: elle ne réussit pas; là où la maternité vigilante échoua, l'infortune marâtre réussit; le malheur sacra Marie-Antoinette. L'impératrice lui écrivait:

« L'esprit de mutinerie commence à devenir familier partout; c'est donc la suite de notre siècle éclairé; j'en gémiss souvent; mais la dépravation des mœurs, cette indifférence sur tout ce qui a rapport à notre sainte religion, cette dissipation continuelle sont la source de tous ces maux.

« Toutes les nouvelles de Paris annoncent que vous avez fait un achat de bracelets de 250,000 livres; que, pour cet effet, vous avez dérangé vos finances & chargé de dettes; & que, pour y remédier, vous avez donné vos diamants à bas prix; & qu'on suppose que vous entraînez le roi à tant de profusions inutiles, qui augmentent & mettent l'État dans la détresse où il se trouve... Ces sortes d'anecdotes percent mon cœur, surtout pour l'avenir... Une souveraine s'avilit en se parant, & encore plus si elle pousse à des sommes si considérables; & en quel temps!... »

La tendresse & la prudence de Marie-Thérèse

sondent ici les profondeurs de l'avenir; ce furent, en effet, les dépenses inconsidérées de la pauvre reine qui donnèrent à ses ennemis l'occasion de la frapper mortellement. Sans ce goût de la parure & des bijoux, qui avilit les reines, sans cet entourage d'amies & de complaisantes, l'affaire, la désastreuse affaire du collier aurait-elle pu prendre une ombre de vérité? Se figure-t-on Marie-Thérèse d'Autriche, Marie-Leczinska, ces reines si pieuses, si modestes, si sages, calomniées d'une si diabolique façon? Leur existence au grand jour, la simplicité de leurs habitudes ne permettaient pas même le soupçon, & auraient déconcerté les plans les plus audacieux. Il n'en fut pas ainsi de la malheureuse épouse de Louis XVI, & quand elle devint grave, quand elle fut mère, quand elle voulut être reine, il était trop tard. Ce chemin que décrit si bien son protégé Beaumarchais, la calomnie l'avait fait.

Marie-Thérèse, heureusement pour elle, mourut neuf ans avant la Révolution (29 novembre 1780); elle ne vit pas la naissance de l'héritier de la couronne, qu'elle avait tant souhaité; elle ne vit pas non plus la désaffection croissante qui creusait l'abîme sous les pas de sa fille; elle ne connut pas l'affaire du collier, qu'elle avait en quelque sorte pressentie par le dégoût & l'horreur que lui inspirait le cardinal de Rohan; elle n'assista pas aux premiers accès si cruels déjà de la fureur populaire; elle ne sut ni l'affreux retour de Versailles, ni le déplorable voyage de Varennes; l'écho ne lui apporta point le bruit des outrages de juin ni des horreurs du 10 août; elle n'entrevit pas du fond de son palais les murs sinistres du Temple, la terrible soirée du 20 janvier, le cachot de la Conciergerie; elle n'entendit pas Fouquier-Tinville insultant sa fille; elle ne fut pas du nombre des témoins qui se sont rappelés toute leur vie le spectacle hideux de la matinée du 16 octobre 1793, l'ignoble charette, les liens, la place de la Révolution & l'échafaud! elle dormait paisiblement dans le cercueil qu'elle s'était préparé elle-même, près de l'époux qu'elle avait uniquement aimé; mais il semble que les restes de cette femme courageuse ont tressailli de douleur & de joie au retentissement des souffrances de Marie-Antoinette & de la grandeur d'âme avec laquelle elle les affronta.

Les nouveaux documents recueillis sur Marie-Antoinette la font connaître & la justifient des inventions que ses ennemis ont propagées contre elle, & parmi ses ennemis, nous comptons les historiens révolutionnaires & les romanciers, légers de cœur, qui n'ont pas craint de profaner cette noble mémoire, en la mêlant à des historiettes d'amour & d'intrigue. Marie-Antoinette eut le triple malheur d'être jeune, sans amis & de n'avoir pas un grand fond de piété; il lui eût fallu une religion pratique, une foi vive & intérieure pour se résigner à son isolement, pour combattre la tentation des plaisirs, la séduction des vaines amitiés, pour résister à cet inexorable ennui dont elle était accablée. La

foi qui dormait dans son cœur se réveilla aux jours funestes ; elle sut, au nom de Dieu, pardonner & souffrir ; mais si cette divine compagne l'eût guidée dans la vie, on peut croire que la calomnie ne l'eût pas atteinte, que la dignité de sa vie & de son caractère eut été sauvegardée, qu'elle eût trouvé plus de bonheur & que peut-être elle eût évité la prison & l'échafaud. Pour résister aux efforts de la Révolution, il eût fallu une armure impénétrable, un bouclier de diamant ; en abdiquant les grandeurs

de la royauté chrétienne, cette reine infortunée s'offrit désarmée à ses cruels ennemis (1).

M. B.

(1) Voir Louis XVI, Marie-Antoinette et M^{me} Élisabeth, Lettres & documents inédits, chez Plon.

Voir : *Correspondance de Marie-Thérèse, de Marie-Antoinette et du comte Mercy d'Argenteau* (3 volumes, chez Didot).

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs.

FÉMIANIANA

PAR M. DARCHÉ.

L'auteur de ce livre n'a pas dans le style la vacuité & le coloris modernes, mais combien son travail, plein de religion & de sens, ne pourrait-il pas être utile aux mères de famille qui le prendraient pour conseil ! Il aime et estime les femmes, il apprécie la noble mission de l'épouse, de la mère chrétienne, & il donne, sur l'éducation des jeunes filles, les avis les plus éclairés ; il ne veut pour elles rien d'efféminé ; les grands droits impliquent de grands devoirs, & celle qui est la compagne de l'homme, la mère & l'éducatrice de la race future ne peut être formée de trop bonne heure aux fortes vertus.

Le livre est divisé en quatre sections : *L'Éducation des femmes, l'Influence de la femme, le Caractère des femmes, les Devoirs des femmes d'après la Bible*. La troisième partie est surtout digne d'attention ; ces différents portraits : *la Femme pieuse, la Femme impie, la Femme bonne, la Femme méchante, la Femme sérieuse, la Femme frivole, la Femme courageuse, la Femme lâche*, écrits avec une simplicité qui n'exclut pas la profondeur, pleins de détails qui témoignent que l'écrivain connaît la société actuelle tout en ne l'aimant guère, tout en ne l'approuvant pas, seront lus avec un vif intérêt par les mères, les institutrices, par les personnes charitables qui s'occupent des pauvres, car M. Darché, mû par une pensée toute chrétienne, signale ce qui manque à l'éducation des enfants du peuple, & ce que l'on pourrait faire pour que ces natures, souvent riches & généreuses, deviennent excellentes. Il insiste sur ce point, & non sans raison, car la mère est la pierre angulaire

de la société. Il n'est pas un grand homme, il n'est pas surtout un saint qui n'ait été formé par une mère vertueuse & intelligente, & qu'est-ce qu'il faudrait à notre pauvre société mourante si ce n'est des saints pour l'inspirer, des grands hommes pour la diriger ?... *Faites-nous des mères*, disait Napoléon à madame Campan. C'est le cri de notre époque ; elle a besoin de vertu & de courage chez tous ses enfants & elle demande des mères : — c'est-à-dire des inspiratrices du beau & du bien.

Le livre de M. Darché tend à former des mères ; à ce seul titre, il serait recommandable ; il l'est aussi par le tact & les sentiments dont il est empreint (1).

M. B.

LA MAISON FORESTIÈRE

PAR MADEMOISELLE MÉLANIE BOUROTTE (2).

Même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes,

Ce vers si connu s'applique au livre que nous signalons à nos lectrices, & surtout à nos jeunes lecteurs ; on devine que l'auteur est poète, tant il a mis de nature & de couleur dans son récit ; des vers charmants intercalés au cours du volume le disent mieux encore. *La Maison forestière* n'est pas un roman ; c'est la simple histoire de deux gentils en-

(1) Un volume, chez Charles Blériot, 55, quai des Augustins, Paris. Prix : 2 fr. 50 c.

(2) Limoges, chez Ardant.

fants parisiens, qui viennent passer une longue vacance chez un garde-forestier; d'abord, la forêt, sombre, immense, obscure, les effraie un peu; puis ils commencent à l'aimer, à en découvrir les beautés charmantes & austères, & enfin, de plus en plus familiarisés avec elle, ils en pénètrent tous les mystères. Ils apprennent à quoi la forêt, ce vêtement des montagnes & des plaines, est utile dans l'ordre de la création; ils distinguent les différents végétaux qui la composent; ils savent comment on soigne, on cultive, on exploite cette richesse forestière; la faune des bois ne leur demeure pas étrangère, & ils reviennent enfin dans leur *at-home* parisien remplis de santé & pénétrés d'un saint amour pour les merveilles de la nature & pour le Dieu si grand & si bon qui les a faites.

Sous une forme particulièrement aimable, ce livre renferme un fond instructif & solide, qui nous engage à le recommander à nos lectrices, surtout à celles qui ont le bonheur d'habiter la campagne; leurs enfants, & qui sait? elles-mêmes pourront y apprendre beaucoup de choses, de celles que l'on voit chaque jour sans les connaître ni les approfondir.

— — —

PAR MADEMOISELLE ZOÉ DE LA PONNERAYE.

Nous signalons aujourd'hui aux institutrices & aux mères de famille un livre vraiment excellent,

écrit pour les adolescents par une personne qui aime & connaît la jeunesse, & qui a le talent de parler de la vérité avec une autorité mêlée de grâce & de douceur.

Mademoiselle de la Ponneraye a suivi scrupuleusement les saints Évangiles en racontant la vie de notre divin Rédempteur; l'existence humaine de Jésus-Christ ne se trouve que là; ce furent les simples & heureux témoins de sa vie mortelle qui racontèrent à la postérité sa grandeur & son humilité, ses miracles & ses prédications, ses souffrances & sa résurrection glorieuse: ils pouvaient dire ce que dit saint Jean: *Celui qui écrit ceci a vu*; le récit évangélique est donc suivi avec un soin religieux dans le livre que nous recommandons aujourd'hui; cependant l'auteur a profité des meilleurs voyages en Orient pour décrire les lieux, les paysages de la terre sainte; elle n'a pas négligé non plus certaines traditions touchantes & intéressantes, qui s'attachent à Jésus & à sa très-douce mère. Ces ornements ajoutent du charme au récit, & nous disons en toute vérité que nous n'avons pas vu de livre de piété pour les jeunes gens plus agréable à lire & mieux fait pour produire du bien. Ils y apprendront à connaître ce divin Maître, source de la vie, lumière des lumières, en l'absence duquel nations & individus s'égarent, & qu'on ne peut ignorer sans souffrir & périr (1).

M. B.

(1) Un beau volume, chez A. Courtois, 2, rue Bonaparte, Paris. Prix: 2 fr. 50 c.

— — —

— — —

— — —

C E sujet est si important que nos lectrices ne s'étonneront pas de nous y voir revenir de nouveau. Nous avons parlé en général de l'esprit de famille, & de ce qu'on se doit les uns aux autres d'égards & de déférence. Nous avons insisté surtout sur ce respect, vertu des jours anciens qui tend à diminuer & à s'effacer, que l'on doit à un père, à une mère; parlant à la

jeunesse, nous devons insister sur le devoir filial. Mais avec les nouvelles situations arrivent les nouveaux devoirs: la jeune fille change de nom, souvent sa position nouvelle l'enivre, & pendant des semaines, des mois, des années (rarement) l'enchantement de la vie à deux se prolonge; pourtant, il arrive toujours une heure néfaste où la note dissonante se fait sentir. La jeune épouse a-t-elle

prévu ce cas? a-t-elle réfléchi sur les devoirs qu'elle a acceptés, le jour où le prêtre a béni l'anneau & où il a prononcé sur elle la bénédiction des épousailles, si touchante & si grave? Elle a promis la fidélité, l'amour & l'obéissance. La fidélité, toute âme noble & délicate rougirait d'y manquer; l'amour ne dépend pas tout à fait de nous, mais l'obéissance, et par suite le respect, la déférence sont des actes libres de notre volonté; c'est cependant un des points où les femmes me semblent fréquemment en défaut. Les mariages ne sont pas tous heureux, tous les ménages ne prennent pas modèle sur les colombes, tous les cœurs ne sont pas unis, tous les caractères ne sont pas sympathiques; des discussions arrivent; souvent bien peu de chose les provoque, souvent bien peu de chose pourrait les éviter; mais enfin la différence d'opinion s'est manifestée, on échange des paroles vives, plus ou moins *parlementaires*, selon le plus ou moins d'éducation des deux parties. Qu'arrive-t-il fréquemment? Si le mari est un homme un peu faible, un peu doux, si on ne le craint pas, la jeune femme (& la vieille aussi) élève la voix, le malmène, ne lui épargne pas les mots désobligeants, fût-ce en présence de ses jeunes enfants, & manque essentiellement à ce devoir de respect qu'elle a contracté envers l'époux, le chef, le maître de la communauté. Elle donne à sa jeune famille un déplorable exemple, & elle peut se tenir pour certaine que cette irrévérence lui sera rendue plus tard avec usure.

— Mais il a tant de défauts! dira une femme; il est entêté, parcimonieux ou mou & négligent. — Tâchez de triompher du mal par le bien; ce n'est pas en montrant vos propres défauts que vous corrigerez ceux d'autrui; ce n'est qu'au théâtre que la jeune femme colère est corrigée par un mari en apparence plus violent qu'elle. — Mais il a si peu d'entendement & de savoir-vivre! — Au nom du ciel! cachez ces misères, ne les montrez pas du doigt à vos enfants & à vos domestiques; une femme, si elle est supérieure à son mari, doit absolument dissimuler sa supériorité & ne faire prédominer ses bonnes idées qu'à force de douceur & de sagesse. Une femme maîtresse, une femme qui porte... (je n'achève pas) n'est ni estimée ni aimée. Soyez une maîtresse femme, si vous le pouvez, mais prouvez-le à force de dévouement, de vigilance, de travail — & de silence. — « Le silence, dit Sophocle, est l'ornement des femmes. »

Il y'a encore un manque de judiciaire & d'esprit de famille dans cette situation inférieure que souvent la maîtresse de la maison réserve au mari, au chef, au protecteur & nourricier. La femme rassemblera dans sa chambre à coucher les plus jolis meubles, les ornements les plus recherchés; le mari couche et habite dans un cabinet incomplètement meublé, sous prétexte qu'il n'est presque jamais chez lui. La femme se réserve le confort &

les délicatesses de la vie; le mari est mal servi, peu soigné, peu chauffé & quelquefois peu nourri, la toilette & les plaisirs prélevant sur le budget une part léonine; elle a épuisé toute sa tendresse conjugale durant les premières années; le mari n'est plus aimé, en revanche les enfants sont adorés; pour eux les tendresses, les gâteries, les plaisirs, les voyages aux bains de mer, les longues vacances & les coûteuses distractions; le mari a tout au plus la permission de voir de loin les plaisirs & les dépenses auxquelles il doit toujours pourvoir; dans les familles imprégnées de l'esprit moderne, le père est avant tout un trésorier, choyé s'il paye bien, boudé & blâmé s'il paye mal. Et quand les années ont marché, quand les enfants sont dispersés, quand la femme & le mari se retrouvent seuls dans la maison déserte, la femme a des heures d'ennui & de douleur; le compagnon de sa jeunesse, qui devrait être l'ami de sa vie entière, lui est devenu presque étranger; elle souffre, mais a-t-elle entre-tenu le feu sacré de l'affection? a-t-elle donné au mari la première place qui lui revenait de droit, & n'a-t-elle pas éteint, faute de l'exemple du respect & du dévouement, l'attachement filial dans l'âme de ses enfants? Elle ne leur a guère appris à aimer leur père & ils se sont appris tout seuls à ne pas vénérer leur mère. Elle est seule alors!

On dira que nous parlons pour une catégorie exceptionnelle, & que les ménages où le mari est abaissé devant la femme ne sont pas communs. Nous serons d'un autre avis: la femme étant, selon la définition d'un philosophe, la *faculté volontative de l'homme*, il s'ensuit que, dans des ménages où l'on ne s'entend pas toujours, la femme, grâce à sa ténacité, à son habileté & souvent aux fautes du mari, demeure cependant maîtresse de la maison; elle domine dans les affaires domestiques, elle gouverne les enfants, & quoi que fasse le mari au dehors, il remet souvent le cou sous le joug en rentrant chez lui. C'est à ces triomphantes épouses que nous dirons: N'abusez pas de ce pouvoir remis entre vos mains! respectez & faites respecter le père de famille! ne sapez pas la sainte hiérarchie de la maison, laissez au père, au mari la première place, & vous gagnerez en respect et en autorité véritable tout ce que vous rendrez à celui dont l'Eglise & la loi ont fait votre chef.

Aux épouses heureuses qui vivent dans un doux & mutuel accord, sans lutte & sans débats, nous dirons seulement: Ménagez votre bonheur. A celles qui souffrent sous une rude domination, à qui un pouvoir un peu arbitraire enlève la disposition de l'argent, des affaires, du temps, des enfants, nous rappellerons les deux béatitudes évangéliques: « *Heureux ceux qui pleurent!* » & « *Heureux ceux qui sont doux, ils posséderont la terre!* » La douceur est une arme très forte; presque toujours elle finit par subjuguier les violents.

M. B.

L'ORGUEIL

(FIN)

Quand, au pied de l'escalier, madame Le Coq regarda sa fille, elle vit ses beaux yeux remplis de larmes; elles s'avancèrent en silence sous le péristyle; convaincues, une heure avant, que madame du Tailly allait les retenir à déjeuner & les reconduire plus tard dans sa voiture, elles avaient renvoyé leur fiacre; il fallait donc traverser la ville seules, à pied; elles jetèrent un coup d'œil sur les domestiques groupés sous le porche; elles allaient prier l'un d'eux d'aller leur chercher une voiture, quand elles entendirent ces mots sortir du groupe:

« En voilà des *dégoûtées*; ça ne sera plus si fier! Quelle pitié c'était! »

Elles sortirent serrées l'une contre l'autre, se raidissant contre l'insulte & contre la peur.

Rentrées chez elles, les sanglots éclatèrent.

« Maman, s'écria Jane, tu ne connaissais donc pas le monde? »

Ce reproche si mérité fut pour madame Le Coq la plus douloureuse des leçons.

Elle avait vu le monde à travers ses désirs & ses illusions, à travers l'amour maternel le plus passionné & le plus insensé! La beauté de Jane lui semblait un capital qu'il s'agissait de placer le plus avantageusement possible, une puissance qui devait aplanir devant elle toutes les difficultés de la vie. En quelques heures, l'édifice fragile s'était écroulé, & la mère ambitieuse voyait avec douleur & remords que, détournant sa fille chérie du vrai chemin, elle l'avait fait passer à côté du bonheur. Devant elle, il n'y avait que l'isolement; les hautes aspirations des deux pauvres affolées avaient éloigné d'elles ces relations héréditaires qui forment, en province, une seconde famille; les amis repoussés ou dédaignés ne reviennent jamais. Madame Le Coq & Jane avaient concentré leur existence dans la splendide demeure de madame du Tailly, &, cette demeure fermée, il n'y avait plus rien à Bordeaux pour elles. Elles regrettaient par-dessus tout Fernand, si bon, si loyal, si aimant; elles regrettaient aussi la position honorable qu'il offrait à sa femme, & l'appui ferme que sa belle-mère aurait trouvé près de lui. Il leur semblait, à toutes deux, qu'elles subissaient l'influence d'un affreux cauchemar, mais qu'elles se réveilleraient; que ces désastres, accumulés en quelques heures, n'étaient qu'une douloureuse fantasmagorie; leurs pensées éperdues cherchaient à ressaisir le passé, à se rattacher à une espérance & à une affection. Mais rien ne répondait à leur appel; autour d'elles le si-

lence, &, durant cette lugubre journée, elles purent apprécier la juste valeur des succès auxquels elles avaient tout sacrifié. Pas un des plus fervents admirateurs de Jane ne vint déposer sa carte chez madame Le Coq; pas une seule marque de sympathie ne fut donnée à celles que les gens de madame du Tailly avaient si insolemment appelées; les *dégoûtées*! Le monde s'attendrit sur les maux physiques; on s'inscrivit chez les malades; on visita une ou deux fois les affligés; mais le genre de revers subi par Jane & sa mère n'amène que le sourire de la pitié sur le visage des indifférents pour être plaint & consolé en pareille circonstance, il faut avoir su inspirer de vrais sentiments d'amitié.

A ce jour si triste succédèrent des jours plus tristes encore, car chaque heure écoulée venait affirmer le vide de l'avenir; la tourmente politique, les dramatiques & terribles événements qui se déroulaient accaparaient tous les esprits; il n'y avait plus ni réunions, ni réjouissances; chaque existence se concentrait dans le cercle intime du foyer, et madame Le Coq était seule en face de sa pauvre enfant, dont la beauté ne s'étiolait pas encore, mais dont la santé s'altérait.

Pendant ce temps, Hélène & sa mère, entourées d'amis fidèles, suivaient de cœur le fils & le frère chéri, dont la valeur personnelle grandissait chaque jour. Elles priaient pour lui et attendaient son retour; confiantes en la protection de Dieu elles espéraient!

Hélène avait regretté son amie Jane, la chère & charmante compagne de son enfance; elle l'aimait encore malgré la terreur que lui avaient inspirées les projets de son frère; elle ne la trouvait pas digne de ce frère, tout en reconnaissant ce qu'il y avait en elle de bien & d'aimable. Hélène, intelligente et sensée, comprenait que si Jane eût été élevée par madame Ritters au lieu d'être élevée par madame Le Coq, elle n'eût pas subi l'influence du milieu faux qui avait fait dévier son jugement & son cœur.

Un événement, en apparence bien insignifiant, vint apporter un rayon de soleil dans l'existence monotone de Jane. Le premier étage & le rez-de-chaussée de la maison habitée par madame Le Coq furent loués à un étranger qui venait s'installer à Bordeaux avec sa fille. M. Mérinval paraissait très-riche, & mademoiselle Lydie Mérinval était une charmante petite personne de l'âge de Jane. Fraîche comme une rose de mai, mignonne et

blonde, sa beauté formait le plus frappant contraste avec la beauté de Jane; jolie sans être belle, gracieuse & souriante, elle faisait l'effet d'un joyeux oiseau qui se trouve bien dans sa cage, & chante du matin au soir.

Les nouveaux venus arrangèrent leur domicile avec un luxe qui fit frémir d'envie leurs deux voisines; les appartements du rez-de-chaussée, ornés d'objets d'art et garnis de plantes exotiques furent destinés aux réceptions; le premier étage, organisé de la manière la plus confortable, était le domaine intime du père & de la fille; de magnifiques chevaux trouvèrent abri dans les écuries restaurées avec soin; la cour et le jardin furent en un clin d'œil métamorphosés et madame Le Coq, unique locataire de la maison, put jouir en quelque sorte de toutes les jolies choses qui s'épalaient sous ses yeux.

Bientôt les deux jeunes filles se lièrent d'amitié. Lydie avait grandi en Russie, où son père occupait un poste élevé; elle raconta à sa nouvelle amie qu'elle était revenue en France pour se marier; ne voulant pas épouser un étranger, il fallait rentrer dans son pays pour choisir un compatriote.

« Vous pouvez faire un mariage splendide, lui dit Jane.

— Je désire seulement être heureuse, répondit-elle.

— Vous n'épouserez cependant pas le premier venu ?

— Non, car ce ne serait pas le moyen de trouver le bonheur; je veux épouser un homme que j'aimerai & que tout le monde estimera.

— Vous pouvez exiger un titre; dans la position où vous êtes, vous aurez à vos pieds comtes et marquis. »

Lydie éclata de rire.

« Nous ne nous comprenons pas du tout, reprit-elle. Je ne choisirai pas une position, je choisirai un mari; or, quand je l'aurai rencontré tel que je le désire: bon, loyal, intelligent, comment voulez-vous que j'exige qu'il soit comte ou baron? Je ne chercherai que le mérite, la valeur personnelle, sans compter pour quoi que ce soit les accessoires. »

Jane regardait avec stupéfaction cette jeune fille élevée au milieu des neiges, et dont le cœur paraissait si chaud!

« M. Mérinval vous laissera donc faire un coup de tête? dit-elle.

— Un coup de tête! Mais nous ne nous entendons donc jamais! Je n'ai pas l'intention de faire un coup de tête, & mon père a sur le mariage absolument les mêmes idées que moi; s'il avait désiré un gendre titré, nous serions restés en Russie et il m'eût fait épouser un prince à moustaches blondes! Nous ne sommes pas radicaux; si je trouve un gentilhomme à mon gré, je ne le repousserai pas à cause de ses parchemins; je ne suis exclusive en rien; j'ai confiance en l'avenir, et j'attends! »

Pour attendre, Lydie jouissait de toutes les choses qui font prendre patience; adorée par son père, elle menait une vie charmante & faisait partager autant que possible à son amie les douceurs de son existence.

Plusieurs mois se passèrent ainsi; sans que l'état du pays fut prospère, les choses habituelles de la vie reprenaient peu à peu leur cours; il n'y avait plus de bals, de fêtes brillantes, mais on se réunissait dans l'intimité; et si Jane & sa mère avaient conservé leurs amis, elles auraient joui de ces relations renaissantes, mais elles restaient tristement à l'écart, & ce n'était que chez M. Mérinval qu'elles rencontraient leurs anciennes connaissances.

Jane entendait souvent parler d'Hélène, qui était devenue remarquablement jolie; son éducation étant entièrement terminée, elle sortait beaucoup plus qu'autrefois, & malgré la simplicité de ses allures, elle était fort à la mode; par un sentiment de généreuse délicatesse, elle s'abstenait de venir chez les Mérinval, seule maison où elle aurait pu rencontrer Jane.

« Vous avez été très-liée, je crois, avec mademoiselle Ritters, dit un jour étourdissement Lydie à son amie.

— Oui, répondit-elle en rougissant.

— Vous n'êtes pas brouillées, n'est-ce pas ?

— Non; nous nous saluons quand nous nous trouvons par hasard ensemble.

— Vous avez entendu parler de son mariage?

— Je n'en ai pas entendu dire un mot. Elle se marie ?

— Oui.

— Qui épouse-t-elle ?

— Le vicomte de Blancmesnil. »

Jane, qui venait de rougir, devint plus pâle qu'une morte.

« En êtes-vous sûre ? dit-elle.

— Parfaitement sûre. C'est officiel !

— Mais qui donc a fait ce mariage ? car M. de Blancmesnil n'habite plus Bordeaux, & quand il était en garnison ici, il ne mettait pas le pied chez madame Ritters.

— Ah! c'est tout un roman! Ce vicomte, qui est charmant, dit-on, s'était lié très-intimement avec M. Favier, le riche armateur qui a un château près de Royan. M. Favier l'a invité à venir le voir pendant la saison des bains; il a rencontré Hélène Ritters sur la plage, au Casino; ils ont fait ensemble des promenades sur mer, des excursions à cheval, si bel & si bien que le vicomte a amené dernièrement sa mère ici, lui a fait voir la belle Hélène, & que, huit jours après son arrivée, la marquise a déclaré qu'elle la voulait pour fille; on l'a demandée à madame Ritters, qui ne l'a pas refusée, & voilà l'histoire! Elle est jolie, n'est-ce pas cette histoire? ajouta Lydie en frappant l'une contre l'autre ses petites mains potelées! C'est ainsi que j'entends le mariage; cela rentre dans mon système. Le vicomte de Blancmesnil, qui est

très-riche, n'a pas cherché à doubler sa fortune ; il a choisi une femme charmante, & bien certainement il sera heureux. »

Celle qu'on appelait *l'héritière* pouvait parler & s'extasier tout à son aise sans craindre d'être interrompue. Jane, remontant vers le passé, se souvenait du temps où M. de Blancmesnil lui prodiguait des compliments, restait toute une soirée à ses côtés & faisait des prodiges de dextérité pour attraper, au cotillon, son mouchoir ou son bouquet. Tout cela avait passé comme passe la fumée, comme passe le vent, & ses espérances étaient tombées une à une, ainsi que tombent les feuilles mortes !

Dans ce temps, dont chaque souvenir était encore présent à sa mémoire, Hélène vivait humblement cachée au foyer ; puis, un jour, la violette était apparue au milieu de son frais feuillage, & l'enfant devenue jeune fille avait conquis la place que les combinaisons de Jane & de madame Le Coq n'avaient pu enlever. Étrange jeu de la destinée, amère dérision du sort pour la pauvre délaissée !

Jane voulait douter encore, mais quand Lydie l'eut quittée, elle vit entrer sa mère, émue & frémissante d'indignation.

« Sais-tu ce qui arrive ? » s'écria-t-elle.

— M. de Blancmesnil épouse Hélène.

— Il faut qu'elle soit poliment intrigante pour avoir réussi là où nous avons échoué, dit naïvement madame Le Coq.

— Madame du Taillay nous a trompées, elle nous a découragés ! C'était une fausse amie.

— C'était une égoïste !

— Elle nous recherchait uniquement à cause de mon oncle, qui pouvait être utile à son mari ; le monde est bien laid, & je voudrais fermer les yeux pour ne plus le voir.

— Courage, mon enfant, tu n'as pas vingt ans & l'horizon est vaste devant toi.

— J'y vois bien des nuages, ma mère, dit Jane en baissant tristement ses beaux yeux pour cacher les larmes qui brillaient à travers ses grands cils noirs. »

Les jours qui suivirent amenèrent ces petites épreuves qui sont la monnaie des chagrins sérieux. Jane entendait parler de l'éblouissant mariage de son ancienne amie ; elle l'apercevait, passant radieuse au bras de son fiancé, ou marchant à côté de la marquise qui attachait sur elle les regards maternels les plus tendres. Lydie avait vu une superbe parure de diamants, une ravissante victoria à huit ressorts, des meubles de satin vert, des tapisseries Louis XV, des robes de Worth, des merveilles en tous genres, &, avec sa gaieté encore enfantine, elle faisait la description de toutes ces belles choses ; croyant amuser beaucoup Jane, elle n'oubliait aucuns détails, & voulait même la mener chez les fournisseurs pour admirer les meubles & les bijoux étalés.

Ce qui fit la plus pénible impression sur Jane,

fut la rencontre d'une joyeuse cavalcade ; elle sentit son sang remonter vers son cœur ; elle s'arrêta suffoquée ; un nuage passait devant ses yeux ; elle n'y voyait plus !

M. de Blancmesnil avait offert à Hélène un délicieux cheval de selle, & Hélène, gracieuse dans son amazone de drap noir, apparut tout à coup à Jane, entre son fiancé rayonnant de joie & Fernand, heureux du bonheur de sa petite sœur chérie. Tous deux veillaient sur elle avec une égale sollicitude ; les trois chevaux marchaient de front, & deux bras protecteurs étaient toujours prêts à saisir les rênes de l'enfant inexpérimentée !

Le mariage du vicomte de Blancmesnil et d'Hélène Ritters fut célébré à la cathédrale ; l'archevêque de Bordeaux donna lui-même la bénédiction à la mariée, conduite à l'autel par son frère & ramenée par le marquis son beau-père. Une foule énorme se pressait dans l'église & tous les équipages de la ville stationnaient à la porte. Le sort désiré par Jane était échu à son ancienne amie d'autrefois qui, cependant, comme Lydie, n'avait désiré que le bonheur.

Si madame Le Coq eût été plus riche, elle aurait quitté Bordeaux ; mais quand le revenu est strictement mesuré à la dépense annuelle, un déplacement est une affaire capitale, & puis où aller ? Souvent elle s'était dit que, dans une très-petite localité, les chances de sa fille seraient meilleures ; il s'agissait encore de bien choisir cette localité, afin d'y pouvoir trouver un gendre ; la pauvre mère, qui commençait à envisager sous son vrai jour les réalités de la vie, se serait contentée d'une union médiocre pour sa fille, même après avoir vu faire à Hélène un mariage inespéré.

L'existence de la vicomtesse de Blancmesnil devenait précisément celle que Jane avait rêvée ; son mari donnait sa démission & s'installait à Paris dans l'hôtel de son père, qui lui cédait un pavillon ; le jeune ménage devait y passer chaque année quatre à cinq mois, puis trois ou quatre au château de Blancmesnil, en Touraine, & le reste du temps chez madame Ritters.

Jane aurait donc à subir le retour annuel de son ancien admirateur & de cette petite Hélène, qu'elle regardait jadis du haut de sa fragile grandeur. Madame Ritters possédait dans un des plus beaux quartiers de Bordeaux une toute petite maison, arrangée avec un soin infini ; une vraie bonbonnière, mais dépourvue de porte cochère, de remises & d'écuries ; le vicomte de Blancmesnil, tout en étant contraint de loger ses chevaux ailleurs, avait déclaré qu'il se trouverait à merveille sous ce toit hospitalier, & madame Ritters était ainsi vengée d'un mot de madame Le Coq qui, au temps de son intimité avec madame du Taillay, avait dit en parlant de la jolie demeure des Ritters, que c'était une *maison de pauvres* ! Fernand & Hélène avaient ri de tout leur cœur de ce propos mal sonnante ; mais madame Ritters, qui avait passé vingt ans de

sa vie à embellir son domicile & à le rendre confortable, s'était fort émue de cette appréciation désobligeante.

Plusieurs mois s'écoulèrent; Hélène écrivait à ses amies de Bordeaux qu'elle était heureuse; plusieurs d'entre elles l'avaient vue à Paris, dans un splendide hôtel, entourée de luxe & lancée dans le monde que Jane avait tant désiré entrevoir. Ces récits, navrants pour madame Le Coq & pour sa fille, ne leur étaient pas épargnés; mais une épreuve plus dure encore devait combler la mesure.

Près d'elles, Lydie, contente de son sort, heureuse de l'existence que son père lui avait créée, en suivait joyeusement le cours sans y rien vouloir changer. Son immense fortune & sa très-jolie figure attiraient les regards, puis à mesure qu'on la connaissait, on l'appréciait plus haut, & on aimait ces deux êtres, le père & la fille, vivant l'un pour l'autre, simplement au milieu de leur faste; pour eux, le monde était un accessoire, rien de plus! Lydie, élevée dans une atmosphère glaciale, éprouvait à Bordeaux la sensation d'un oiseau qui jouit d'un éternel printemps. Toujours entourée de fleurs, passionnée pour la musique, artiste en toutes choses, son luxe se portait sur les objets d'art. Son *chef d'œuvre* était un bijou! A ces mille riens exotiques qu'elle avait rapportés de Russie, venaient se joindre des antiquités heureusement choisies; elle appelait cela son musée, & les soins de ce joli domaine prenaient une partie de son temps; puis, chaque jour, elle sortait à cheval avec son père, montant avec une parfaite aisance un cheval noir à longue crinière qui, venu de Serbie, avait l'air d'une bête féroce, d'un animal sauvage! Quand un seul nuage voilait le beau ciel du midi, Lydie apparaissait comme l'image de l'hiver, enveloppée dans une pelisse fourrée à brandebourgs noirs; ses cheveux, d'un blond doré, se perdaient dans la fourrure brune; ces jours-là elle lançait son cheval à toute vitesse, pour défier le froid de l'atteindre, & elle avait l'air d'un petit hussard qui va porter, à fond de train, un ordre très-pressé.

Elle était si gentille, celle qu'on appelait tantôt *l'héritière*, tantôt *la petite Russe*, que nul ne songeait à envier son existence facile & dorée. Son doux sourire appelait la bienveillance; cordiale sans familiarité, gaie sans exagération, bonne sans banalité de sentiments, elle avait le don de saisir la note vraie de toutes choses, & Jane elle-même l'aimait sans que l'envie eût étouffé la sympathie spontanée qu'elle lui avait inspirée. Souvent elle se promenait avec elle, tantôt en voiture, tantôt à pied; & quand Lydie choisissait pour elle-même de ces choses qu'on peut donner à une amie, des fleurs ou des riens coûteux, elle choisissait les mêmes objets pour Jane, & lui offrait cela avec tant de grâce & de tendresse, que le don disparaissait pour ne laisser en vue que l'intention.

L'hiver ramena à Bordeaux Hélène & son mari; ils devaient y passer les mois de novembre, dé-

cembre & janvier. Les événements politiques prenant moins mauvais aspect, on se mit à danser; & M. Mérival ouvrit une fois par semaine ses salons. Cette fois, Hélène y vint, car elle espérait que le passé s'effaçait enfin, & que Jane la reverrait sans répugnance.

La première apparition de l'élégante Parisienne fut un vrai triomphe; la simple enfant, qui avait grandi à l'ombre, était métamorphosée en une grande dame presque majestueuse, & cette dignité, acquise tout naturellement, n'altérait en rien le charme de la jeune femme. Hélène portait une robe de satin vert d'eau, d'un vert si pâle, que l'étoffe avait réellement la teinte de l'onde; son seul bijou était un collier de perles héréditaires, qui valait trente mille francs; dans ses cheveux, pas une fleur, pas même un ruban!

Elle aperçut bien vite Jane; s'avança vers elle & l'embrassa en dépit de la réunion déjà nombreuse. Le vicomte salua mademoiselle Le Coq; évidemment il était moins à son aise que sa femme; il n'avait aucun reproche à se faire, il n'avait jamais laissé croire à Jane qu'elle trouverait en lui autre chose qu'un danseur empressé, mais enfin, comme M. de Tours, il s'était un peu diverti des illusions de la jeune fille.

Jane subissait un de ces supplices intimes auxquels on ne compatit pas, quoique la punition soit souvent plus sévère encore que méritée. Ce salon, où tout le monde s'amusait, était pour elle un lieu de torture; tout entière à ses souvenirs, son ambition déçue, mais non éteinte, finit par se réveiller; elle se dit que M. de Blancmesnil n'était pas le seul mari qui pût se rencontrer sur son chemin & qu'un jour, peut-être, elle trouverait ce qu'Hélène avait trouvé. Alors elle s'efforça à se voir à côté d'Hélène, et une glace lui renvoyait son image. Hélas! son aveuglement même ne l'empêcha pas d'apprécier la réalité. Hélène, jadis inférieure à elle, l'écrasait à présent. Le bonheur l'avait transfigurée; puis cette grâce facile, cette aisance qui semblait innée, où donc les avait-elle si rapidement acquises? Jane était toujours belle, mais elle avait la beauté d'une statue, des traits admirables, rien que cela; sa taille était devenue anguleuse, ses épaules maigres et ses bras en fuseaux; ce changement, cette infériorité relative qui la frappait au cœur n'avait pas échappé à M. de Blancmesnil, qui jetait sur Hélène d'orgueilleux regards.

Madame Ritters, qui était là, jouissant des succès d'Hélène, avait l'air d'une rose très-épanouie, qui n'a pas encore envie de s'effeuiller; elle éprouvait cette satisfaction légitime du pilote rentrant dans le port avec un bâtiment chargé de richesses! Toutes les mères sont ainsi; le jour où elles voient leurs filles bien casées, elles se frottent les mains & chantent victoire.

Madame Le Coq, qui aurait bien voulu chanter aussi, regardait à la dérobée son ancienne amie; elles étaient en présence l'une de l'autre, animées

du même sentiment que deux chiens qui se sont grognés à propos d'un os ! Rien n'est plus amusant pour les indifférents que les antipathies féminines ; elles se traduisent par des nuances très-droles ! On s'en va au théâtre, on donne vingt ou trente francs pour s'enfermer dans une niche & écouter ce que chaque acteur répète chaque soir, quand il est si facile de jouir du spectacle vrai qu'on a à toute heure sous les yeux. Observer le monde est la plus distrayante des études, surtout quand les actrices en scène sont une mère déboutée de ses prétentions & une mère triomphante ! Madame Le Coq, rétrécie par les déceptions, faisait l'effet d'une chatte dans un bain de vinaigre, tandis que madame Ritters ressemblait à une planète lumineuse ; autour d'elle on croyait voir des rayons !

Cependant quelque chose manquait à son bonheur, car Fernand lui avait très-sérieusement répété, à son dernier voyage, qu'il ne voulait pas entendre parler de mariage, qu'il se sentait la vocation la plus prononcée pour la vie de garçon, et qu'elle n'aurait jamais d'autres petits enfants que ceux que lui donnerait Hélène.

Or, madame Ritters ne se contentait pas d'être grand-mère des futurs petits Blancmesnil ; elle voulait voir une pépinière de Ritters autour d'elle, & regardait souvent en pleurant le portrait du feu colonel son époux, en se demandant ce que deviendrait après Fernand ce nom respecté & cette épée noblement portée.

Il s'éteindra, ma mère, répondait Fernand, et vous serez ainsi certaine qu'il ne sera jamais terni.

Madame Ritters n'acceptait pas cette consolation, & elle employait toute son éloquence pour peindre à son fils les douceurs de la paternité ; alors Fernand prenait son chapeau et descendait, quatre à quatre, l'escalier de la petite maison.

Mais au bal, en face de l'élégant vicomte dont elle était la belle-mère, quand elle avait sous les yeux son Hélène rayonnante de beauté & admirée de tous, elle suivait avec moins d'acharnement ses idées matrimoniales au sujet de Fernand, ou, pour mieux dire, elle les perdait complètement de vue.

A cette fête, d'autres fêtes succédèrent, & Jane revint souvent Hélène et son mari. Le 1^{er} janvier, Fernand arriva à Bordeaux pour y passer trois mois. Alors un espoir vague vint réchauffer le cœur de Jane. Hélène, chaque fois qu'elle la rencontrait, lui témoignait les plus affectueux sentiments ; son regard cherchait celui de son ancienne compagne, & sa main se tendait vers elle ; M. de Blancmesnil était parfaitement aimable aussi ; le premier moment passé, il avait traité mademoiselle Le Coq comme une femme charmante qu'on a eu, et qu'on aura toujours beaucoup de plaisir à rencontrer dans le monde. Madame Ritters seule écrivait la pauvre fille sous le mépris d'un œil foudroyant. Madame Le Coq avait inutilement essayé de se rapprocher d'elle, mais elle s'était re-

tranchée dans un silence obstiné, & avait pris l'aspect d'une forteresse entourée de bastions !

Néanmoins, Jane se dit que, peut-être, le lien rompu pourrait se renouer, & sa mère, sans lui en parler, nourrissait au fond de son âme le même espoir.

L'apogée de leurs désirs était maintenant ce que, autrefois, elles avaient dédaigné.

Fernand revint, non plus capitaine, mais chef d'escadron & décoré ; la décoration avait été conquise deux ans auparavant, & le grade venait d'être donné au moment où on s'y attendait le moins ; désormais l'avenir militaire du commandant Ritters était nettement dessiné, & sa mère qui, dans sa jeunesse, chantait comme Malibran, s'enfermait dans son petit salon intime, & quand elle croyait n'être entendue que des murailles, elle redisait d'une voix toujours belle une romance de sa jeunesse, la chanson d'une mère qui berce son enfant, tout en rêvant pour lui les plus hautes destinées ; le refrain de cette chanson dit : *Dors, mon beau général !*

Les oreilles de Fernand furent indiscrettes ; & il tomba inopinément sur le dos de sa mère.

« Je suis éveillé, lui dit-il, mais malheureusement je ne suis pas encore général ! »

Madame Ritters, prise en flagrant délit d'illusions maternelles, resta d'abord pétrifiée, puis elle répondit :

« Tu le seras.

— En attendant, chère mère, ne chantez pas victoire ; nos voisins pourraient vous entendre & penser que les étoiles que vous suivez sont des étoiles filantes.

— Tu es un enfant terrible, tu entends tout, tu vois tout !

— Je vois surtout que vous m'aimez !

— Et malheureusement cela te suffit !

— Ah ! nous y voilà ! Du firmament lointain parsemé d'étoiles, il faut bien retomber sur la terre.

— Parsemée de démons !

— Parsemée de démons, vous avez parfaitement raison, ma mère ; vous pourriez même dire : parsemée de fort jolis démons !

— Et, à ce sujet, je veux même te donner un conseil.

— Je n'en écouterai aucun.

— Mais tu ne sais pas ce dont il s'agit.

— Je n'ai pas envie de le savoir.

Fernand, en deux enjambées, était à la porte, la main posée sur le bouton de la serrure.

« Écoute-moi, je t'en supplie ! Je te donne ma parole que ce n'est pas pour t'engager à te marier, au contraire !

— Alors, mère chérie, soyez bénie !

— J'ai peur que tu te laisses reprendre par les Le Coq.

— Oh ! quant à cela, dormez en paix, c'est à mon tour de vous le dire.

— Tu es sûr de toi ?

— Parfaitement sûr, et ma raison n'aura même pas la peine de combattre mon cœur.

— Jane est bien belle !

— Elle serait plus belle encore, ce qui est difficile, qu'elle ne reprendrait pas sur moi le plus petit empire ; le sentiment qu'elle m'a inspiré est mort & enterré.

— Bien vrai ?

— Bien vrai. Ai-je donc jamais menti ?

— Non, c'est une justice à te rendre ; tu as toujours été aussi vrai que la vérité. Tu dis donc que le sentiment que tu éprouvais pour Jane est enterré ?

— Depuis longtemps.

— Sais-tu que, sur les tombes, il pousse des fleurs parfois ?

— Oui, ma mère, quand on en sème.

— Eh bien ! si...

— Si vous essayiez d'en semer, & si par hasard elles s'avaient de vouloir pousser, je les arracherais.

— Tu ne te marieras jamais ! »

Fernand ne répondit pas, il s'en alla.

Huit jours après, Jane & sa mère travaillaient ensemble ; elles terminaient une toilette pour le bal qui avait lieu le soir chez M. Mérival.

« Tu seras bien jolie avec cette robe ! » dit madame Le Coq.

Jane ne répondit que par un soupir.

« Ne sois pas triste, mon enfant ; nos ennuis vont finir.

— En es-tu sûre ?

— Oui certes, j'en suis sûre ? Un sourire le ramènera à tes pieds.

— Je le désire.

— A présent qu'il est chef d'escadron & décoré, c'est vraiment un très-bon parti.

— C'est pour cela que peut-être il sera plus difficile.

— Lui ! Oh ! il est au-dessus de ces calculs. Il va te revoir, & demain il sera ici entre nous ; nous dirons qu'il y a eu un malentendu, & tout sera oublié. Surtout, s'il te parle ce soir, place ce mot de *malentendu*, cela excuse tout sans rien expliquer ; c'est un mot très-utile ; tu le prononceras tristement, entends-tu, & d'un air mystérieux ; il faut laisser le champ libre aux suppositions.

— Oui, je comprends, et je tâcherai d'être adroite.

— N'oublie pas de prendre l'éventail qu'il t'a donné.

— Il est préparé.

— N'as-tu pas encore quelques fleurs venant de lui ?

— Elles sont fanées.

— Qu'importe ; elles n'en attireront que mieux ses regards.

— Je mettrai un bouquet de myosotis à ma ceinture.

— C'est cela ; des myosotis fanés ; rien ne peut faire un meilleur effet.

— Si seulement madame Ritters se laissait encore tomber dans son escalier comme elle l'a fait dernièrement, ce serait une bonne chance pour nous ; elle resterait la patte allongée sur son divan & ne serait pas là à me coucher en joue avec ses yeux furieux.

— Elle te redoute !

— Le fait est que si je suis jamais sa belle-fille, je ne la cajolerai pas !

— Tu auras bien raison !

— Elle se pavane dans sa gloire, parce que son mari était colonel !

— On prétend qu'elle gouvernait le régiment.

— C'est pour cela qu'elle a toujours l'air de passer tout le monde en revue !

— Elle raconte les campagnes de son mari comme si elle les avait faites avec lui.

— Comment était-il le colonel ?

— Très-bon, très-brave ! sévère avec ses officiers qui l'avaient surnommé *croquemitaine*, il se laissait mettre aux arrêts par sa femme.

— On dit que les grands hommes sont presque tous ainsi !

— Tu tâcheras de faire suivre à Fernand la tradition paternelle.

— Oh ! je ne tiens pas à commander.

— C'est possible, mais moi j'y tiens, parce que si tu le dresses à t'obéir, il m'obéira aussi. »

Quand, le soir, Fernand entra chez M. Mérival, Jane se sentit vivement émue, & pour dissimuler cette émotion, elle cacha son visage derrière son éventail. Lui ne parut même pas l'apercevoir, & durant toute la soirée, son regard ne s'arrêta pas une seule fois sur elle. Sans affectation, & par conséquent sans impertinence, il sût éviter tout rapprochement. Cela fut d'autant plus facile que, ne dansant pas, il pouvait se tenir à l'écart.

Jane dévorait ses larmes, & madame Le Coq était exaspérée. Hélène s'arrêta en valsant près de son ancienne amie & lui dit bonsoir, mais d'une façon contrainte & moins cordiale qu'à l'ordinaire.

Ce bal si gai, si animé, parut interminable à Jane ; elle voulut cependant danser le cotillon pour ne perdre aucune des chances qu'elle pouvait avoir de fixer l'attention du commandant Ritters, & aussi pour affirmer aux yeux de tous sa parfaite liberté d'esprit, liberté qui n'existait qu'à la surface, car son cœur était cruellement oppressé & son imagination fatiguée à force de chercher une solution introuvable.

Le lendemain Lydie monta chez elle ; elle était plus sérieuse qu'à l'ordinaire.

« Vous sortez ce soir ? lui demanda Jane.

— Oui, nous allons chez madame Ritters.

— Chez madame Ritters ! Et que ferez-vous chez madame Ritters ?

— Je crois que nous danserons.

— Dans le jardin ?

— Mais j'espère que non ! Il ne ferait pas chaud.

— Vous ne connaissez pas cette maisonnette ?
— Si vraiment, je la connais ; je vais souvent chez Hélène ; je vous parle rarement d'elle, sachant que vous êtes un peu en froid, mais je l'aime beaucoup.

— Comment trouvez-vous son frère ?
— Très-bien !
— Savez-vous que j'ai été fiancée avec lui ?
— Oui, je l'ai entendu dire. Pourquoi ce projet de mariage a-t-il été rompu ?

— Par suite d'un malentendu, se hâta de dire Jane, qui se souvint des conseils de sa mère.

— Il se renouera peut-être ?
— Certainement non.
— Madame Ritters est une heureuse mère ! La vicomtesse est charmante & M. Ritters débute dans sa carrière d'une manière très-brillante.
— Le frère & la sœur savent se retourner.
— Est-ce que vous les croyez intrigants ?
— Oh ! non, je crois seulement qu'ils sont très-habiles !

— C'est absolument la même chose.
— Je n'en reviens pas de l'idée des Ritters de donner un bal dans cette bicoque ; on mettra l'orchestre sur le lit de la douairière, le buffet sur un guéridon & les mères s'assoieront sur la cheminée & sur les étagères.

— Mais ce n'est pas un bal, c'est une soirée intime.

— Ah ! alors, vous êtes liés avec les Ritters.
— Ils nous plaisent beaucoup.
Lydie laissa passer plusieurs jours sans rechercher Jane.

Jane, prise d'une espèce de fièvre nerveuse, ne pouvait plus tenir en place ; le matin, elle sortait avec sa femme de chambre, l'après-midi avec sa mère ; elle se lança de nouveau dans le monde officiel, & partout elle rencontrait le commandant Ritters qui, toujours froid & impassible, ne lui accordait jamais un regard, mais tout au plus un salut cérémonieux quand, par hasard, il se trouvait en face d'elle.

Un soir, tandis qu'elle dansait une contredanse, il causait avec Lydie qui se reposait.

« Vous avez dit adieu aux plaisirs ? disait mademoiselle Mérival à Fernand.

— Pas à tous, mais je ne danse plus.
— Pourquoi donc ? Est-ce indiscret de vous le demander ?

— Très-indiscret.
— Alors, excusez ma curiosité.
— Ma résolution de ne plus danser se rattache à une circonstance triste & sérieuse ; j'ai éprouvé dans un bal une déception, & depuis je n'ai jamais eu l'idée de danser. D'ailleurs, les années sont venues, & je laisse la place à ceux qui sont plus jeunes que moi. »

Jane ne perdit pas une seule parole de Fernand, & elle se demandait s'il disait cela pour être entendu d'elle ; elle se retourna & lui adressa un regard qui implorait son pardon, mais Fernand ne

la vit même pas ; ses yeux étaient fixés sur Lydie qui reprit :

« Si je vous demandais de me faire danser, est-ce que vous me refuseriez ?

— Je m'en garderais bien.
— Et votre vœu ?
— Je n'ai pas fait de vœu, j'ai renoncé tacitement à la danse, voilà tout.

— Alors, voulez-vous m'accorder la quatrième valse ? dit Lydie en s'inclinant & en imitant la manière dont un danseur invite une danseuse.

— Très-volontiers ; je suis aussi heureux que confus, et...

— Et moi je suis ravie, car j'ai gagné deux paris ; non un seul pari, mais il est double.

— J'étais l'objet du pari ?
— Précisément.
— Quels sont les perdants ?
— Votre beau-frère qui me devra des bonbons,

des bonbons de Boissier, & votre sœur qui me fera un pastel. J'avais parié que je vous forcerais à danser ; Hélène m'avait affirmé d'un air mélancolique que c'était impossible, & M. de Blancmesnil, en bon mari, avait parié avec sa femme...
— Sur mes jambes, comme on parie sur les jambes d'un cheval.

— Absolument.
— J'ai pensé qu'en vous invitant moi-même, je gagnerais à coup sûr ! »

Jane souffrait d'une souffrance qui jusque-là lui était inconnue ; elle ne voyait plus dans Fernand un parti, une affaire plus ou moins avantageuse à conclure ; l'homme loyal, aimable & apprécié de tous lui apparaissait comme si, jusque-là, elle ne l'avait jamais vu ! Une crainte vague lui mordait le cœur ; elle redoutait quelque chose, sans pouvoir préciser l'objet de ses craintes.

Elle vit valser Fernand & Lydie. Fernand avait une grâce martiale, si on peut joindre ces deux mots ensemble ; il dansait bien, sans perdre le cachet militaire imprimé sur toute sa personne. Lydie, contente & rieuse, s'arrêtait à côté d'Hélène pour lui dire : « Vous me ferez un pastel ! » Et près de M. de Blancmesnil pour lui réclamer des bonbons.

Un matin, Fernand, seul dans sa chambre, les pieds sur les chenets, fumait un cigarre ; il regardait sans la voir la flamme bleue & rouge qui se jouait dans la cheminée ; il aspirait le parfum de son londrès sans savoir ce qu'il faisait. Madame Ritters était entrée sans qu'il se doutât qu'elle fût là. Elle s'approcha doucement de lui, posa la main sur le dossier de son fauteuil ; il ne s'en aperçut pas.

« Tu es bien absorbé, cher enfant, » lui dit-elle.
Il se redressa vivement, comme si un fluide électrique l'avait atteint.

« Moi, ma mère, mais pas du tout ; je dormais tout simplement.

— Les yeux ouverts.
— Avais-je les yeux ouverts ?

— Oui ; & hier, quand, après le dîner, je t'ai interrogé trois fois sans obtenir de réponse, dormais-tu ?

— J'étais probablement en distraction.

— Probablement. Et tous ces jours passés, quand tu te tenais à l'écart de nous, c'était sans doute aussi parce que tu avais sommeil ou que tu te sentais trop distrait par tes pensées intimes pour causer avec ta sœur, ton beau-frère & moi.

— Voulez-vous, chère mère, que je vous avoue une chose ? Le désœuvrement me pèse horriblement ; je ne sais plus vivre sans manœuvres, sans soldats, sans travail ; je suis devenu un ours, & je vais, me sauvant à toute vitesse, retourner à mon régiment sans attendre la fin de mon congé.

— Je connais deux beaux yeux que ce départ fera pleurer, dit en entrant Hélène qui vint se placer en face de son frère, le regardant d'un air moitié tendre & moitié moqueur.

— Que veux-tu dire ?

— Je veux dire qu'il y a ici une ravissante petite personne qui trouve mon frère à son gré & qui sera très-affligée quand elle apprendra qu'il veut partir.

— De qui parles-tu, Hélène s'écria madame Ritters ; réponds-moi donc, de qui parles-tu ? répéta-t-elle en saisissant le bras de sa fille et en le secouant comme elle eût secoué un cordon de sonnette.

Hélène regarda en riant son frère, & fredonna un refrain du répertoire de madame Ritters : « *Je n'ose la nommer.* »

« Ce n'est pas Jane, n'est-ce pas ? »

— Non, ma mère ; si c'était elle, je ne rirais pas.

— Qui donc alors ?

— Lydie !

— Mademoiselle Mérinval ?

— Elle-même !

— Hélène ! tu es folle ! s'écria Fernand.

— Je ne suis pas folle, &, de plus, je ne suis pas aveugle, de sorte que, me donnant la peine de regarder ce qui se passe autour de moi, je me suis aperçue que la petite Russe te trouve à son gré, & que, toi, tu en as la tête sautée ! Ne t'en défends pas, car ce mariage me plaît, &, cette fois-ci, je te crierai : bravo !

— Mais, ma pauvre enfant, ne répète pas cette folie, — je maintiens le mot, — songe donc que si cette plaisanterie revenait aux oreilles de M. Mérinval, il me fermerait sa porte, & il aurait raison.

— Pourquoi ?

— Parce que sa fille est riche, très-riche, & que je ne le suis pas.

— Gaston est riche, très-riche, je ne l'étais pas non plus, & le marquis de Blancmesnil ne m'a pas mise à la porte.

— Tu crois que nous devons avoir tous deux même chance de fortune & de bonheur ?

— Je crois que Dieu nous protège ; j'ai toujours

eu confiance en lui, & cela m'a réussi ; quand je désire une chose, je la lui demande.

— C'est très-commode !

— Extrêmement commode, & je ne me suis jamais repentie d'avoir si bien placé ma confiance.

— Voyons, Fernand, dis-nous la vérité, reprit madame Ritters, es-tu enfin revenu à des idées raisonnables ? Consens-tu à épouser mademoiselle Mérinval ?

— Mais, ma mère, parlez-vous sérieusement ? Autant vaudrait me demander si je consentirais à accepter le grade de général de division & la croix de commandeur.

— Rien n'est impossible ; dis-nous seulement franchement si cette enfant te plaît ?

— Eh bien, oui, elle me plaît ! Bien plus que cela : je l'aime ! Elle est simple, droite de cœur & d'esprit, gaie & naturelle. C'est un bijou qui seul ignore sa propre valeur ! Êtes-vous contentes toutes les deux maintenant de m'avoir fait dire ce que je ne voulais pas m'avouer à moi-même ?

— Je suis enchantée, répondit Hélène.

— Crois-tu que M. Mérinval lui donnera sa fille ? dit madame Ritters.

— Je ne la lui demanderai certainement pas.

— Et tu auras parfaitement raison, car les choses s'arrangeront toutes seules.

Hélène embrassa son frère & se mit au piano. Madame Ritters, en proie à une très-vive émotion, alla néanmoins surveiller son petit empire, aucune circonstance ne la détournant jamais de ses soucis quotidiens.

Quelques heures plus tard, on remettait à M. Mérinval une carte de la vicomtesse de Blancmesnil, qui réclamait de lui un entretien particulier. A peine avait-il eu le temps de répondre qu'il était à ses ordres, qu'elle entra d'un air gai & confiant, traînant derrière elle une belle queue de velours & à moitié enfouie dans de superbes fourrures ! La petite Hélène avait grand air, sans avoir perdu son entrain d'autrefois ni ce rayonnement de jeunesse qui a un charme souverain !

« Monsieur, dit-elle, je viens vous faire une confidence, & en vous la faisant, je commets une indiscretion, personne au monde, pas même mon mari, ne sait que je suis chez vous. Veuillez donc me promettre que vous garderez, au sujet de ma démarche, le plus absolu secret.

— Je vous le promets, madame.

— Mon frère aime votre fille, &, à cause de l'infériorité de sa situation de fortune, il ne veut pas se mettre sur les rangs pour obtenir sa main ; s'il savait ce que je fais, il ne me le pardonnerait pas.

— Il aurait tort, car je serais honoré de voir ma fille recherchée par lui.

— Est-ce vrai, monsieur ? s'écria Hélène. Vous êtes donc bon & généreux comme mon beau-père qui m'a acceptée pour fille sans compter ma dot.

— Cela vous étonne que je sois bon ? dit en souriant M. Mérinval.

— Cela me transporte de joie !

— Ne vous réjouissez pas si vite, car mon consentement n'est pas tout, il faut obtenir celui de Lydie.

— Vous voudrez donc bien lui parler de mon frère?

— Non.

— Alors, monsieur, comment obtiendra-t-il ce consentement?

— Je me suis promis de ne plus parler de mariage à ma fille, parce qu'elle a repoussé vingt-sept demandes, & que, franchement, je suis découragé; mais si vous voulez lui dire vous-même, madame, ce que vous jugerez convenable de lui dire en faveur de votre frère, je vous y autorise de tout mon cœur.

— Et moi, je vous remercie de toute mon âme!

— Je me suis promis de n'influencer en rien ma fille; elle choisira son mari selon son goût, et je sais qu'elle comptera l'argent pour rien et l'homme pour tout.

M. Mérival sonna; un domestique parut.

« Allez, lui dit-il, prévenir mademoiselle Lydie que madame la vicomtesse de Blancmesnil va monter chez elle. »

Quand Hélène entra, Lydie l'enveloppa d'un regard pénétrant & lui dit :

« Vous n'êtes pas tout à fait comme à votre ordinaire, & puis, qu'avez-vous donc été faire chez mon père ? »

— J'avais à lui parler.

— Je m'en doute bien.

— Et vous doutez-vous de ce que j'avais à lui dire?

— Oh ! parfaitement.

— Que me répondrez-vous alors ?

— Permettez que je ne réponde rien quant à présent; je me doute, mais je ne suis pas sûre de ce que vous êtes venue demander à mon père.

— Lydie ! avons-nous besoin de nous expliquer pour nous comprendre ? dit tendrement Hélène.

Pour toute réponse, Lydie l'embrassa.

« Est-ce que c'est lui qui vous a envoyée ? dit-elle. »

— Il ne sait pas que je suis ici; il fait sa malle pour partir.

— Et où va-t-il ?

— Il retourne à son régiment.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il vous aime, & qu'il ne veut pas que vous le sachiez.

— Je ne pourrai cependant pas prendre cette fois-ci l'initiative, dit Lydie; même pour gagner encore des bonbons & un second pastel, je ne l'inviterai pas à m'aimer comme je l'ai invité à danser.

— Quand il croira n'être pas repoussé, il arrivera bien vite.

— Il faut le laisser partir, & puis vous lui enverrez un télégramme.

— Méchante ! »

Lydie éclata de rire.

« Pardonnez-moi, dit-elle, je ris parce que je suis contente. Voyons, asseyez-vous là & racontez-moi tout, cela va m'amuser. »

Elle poussa Hélène sur une causeuse & se plaça à côté d'elle.

« Que voulez-vous que je vous raconte, chère petite folle, dit la vicomtesse; mon frère vous aime, n'ose pas vous le dire & il s'en va, voilà tout ! »

— Il vous a dit qu'il m'aime ?

— Non.

— Alors, comment le savez-vous ?

— Je l'ai deviné.

— Vous lui avez demandé si c'était vrai ?

— Oui.

— Et qu'a-t-il répondu ?

— Il a nié d'abord, puis il m'a avoué que je ne me trompais pas.

— Ensuite, il vous a défendu de me le dire ?

— Précisément.

— Et vous êtes venue me raconter cela ?

— Bien entendu.

— Vous avez d'abord parlé à mon père ?

— Qui m'a assurée que vous seule déciderez la question.

— C'est qu'elle est grave la question !

— Oh ! ne prenez pas, après coup, ce petit air sérieux; j'ai vu tout de suite que la question ne vous effraie pas le moins du monde.

— Elle ne m'effrayait pas, il y a cinq minutes; mais j'ai réfléchi, & quelque chose me tourmente.

— Quoi donc ? »

Lydie regarda le tapis, les fleurs, la cheminée; son cœur était oppressé & elle ne pouvait se décider à parler.

« Ayez confiance en moi, reprit Hélène, dites-moi tout ce que vous voudrez sans craindre de me blesser ni de me faire de la peine, & si je puis vous rassurer je le ferai.

— Il y a une chose que je voudrais savoir.

— Si je la sais moi-même, je vous la dirai avec la plus entière franchise. Qu'est-ce donc ? »

Lydie hésita encore; elle souriait tristement, & ne sachant quelle contenance prendre, elle passait & repassait sa petite main sur le manchon d'Hélène.

— Quand vous aurez bien caressé mon manchon, dit la vicomtesse, vous parlerez peut-être.

— Eh bien ! racontez-moi ce qui s'est passé entre votre frère & Jane Le Coq ! dit rapidement la petite Russe, qui avait enfin pris son courage à deux mains.

— Jane Le Coq a désiré épouser mon frère qui ne pensait nullement à elle; elle le lui a fait comprendre; il en a été reconnaissant, & le mariage s'est arrangé malgré le très-vif chagrin qu'il causait à ma mère & à moi; à peine les paroles étaient-elles engagées, que la pauvre tête de Jane s'est remplie de désirs de richesses & de grandeurs, & elle a cherché fortune ailleurs, tout en essayant de garder mon frère comme un pain sur une plan-

che; il a vu le manège, peu loyal, & il a envoyé promener Jane. Voilà toute l'histoire, résumée en quelques mots; si vous désirez les détails, je vous les raconterai.

— Non, non, je ne tiens pas aux détails; mais il y a toujours une chose qui me tourmente.

— Quelle est cette chose?

— Il aimait Jane.

— Oui, il l'a aimée; il était touché de l'affection qu'elle lui avait témoignée & il admirait sa beauté; mais il la trouvait vaniteuse & mal élevée, & quand nous lui faisions remarquer les défauts de sa fiancée, il nous répondait qu'il les lui ferait passer.

— Il compte donc corriger sa femme?

— Il comptait corriger celle-là, parce qu'elle en avait besoin.

— Et pourtant il l'aimait.

— Ne soyez pas inquiète; le passé est mort subitement dans le cœur de mon frère.

— Toujours est-il que, avant de mourir, il avait vécu.

— Vous êtes jalouse comme une tigresse.

— C'est vrai! Et si c'est un défaut, M. Ritters me corrigera, puisque je serai sa femme.

Hélène prit dans ses mains la jolie tête blonde de Lydie & l'embrassa de tout son cœur; deux larmes, coulant sur ses joues, ressemblaient à deux gouttes de rosée sur une rose.

« Comme mon père sera content, dit-elle en souriant; il était si pressé de se débarrasser de moi!

— Vous avez refusé vingt-sept prétendants.

— C'est lui qui vous a dit cela; il a beaucoup d'ordre, mon père, & il les inscrivait sur un petit registre, avec leurs noms, titres & prénoms; & puis, en dessous, la position, l'âge, etc. A présent, c'est fini, & ce sera une comptabilité de moins à tenir en règle.

— Vous n'aviez pas envie de vous marier?

— Pas la moindre envie jusqu'au jour où j'ai vu votre frère; alors, cela est venu tout de suite & tout seul. Et à lui, comment cela lui est-il venu?

— Tout de suite & tout seul comme à vous.

— Vous vous en êtes aperçue promptement?

— A l'instant même.

— Comment vous en êtes-vous aperçue?

— Il avait un air, une figure & une manière d'être que je ne lui avais jamais vus.

— Même au temps de mademoiselle Le Coq?

— Il ne l'aimait pas comme il vous aime; il la trouvait admirablement belle, voilà tout, je vous l'ai déjà dit.

— Mais moi, je ne suis pas belle!

— Vous! vous êtes un bijou! A présent, me permettez-vous d'aller chercher mon frère?

— Non, laissez-le partir.

— Petite sœur chérie, il ne faut pas être coquette.

— Il me corrigerait encore de ce défaut-là.

— Il aura trop à faire si vous avez tant de dé-

fauts, & je veux l'aider un peu en vous corrigeant d'avance. Je retourne à la maison, je vais tout dire à mon frère qui sera fou de joie, & dans une heure, nous serons ici tous les deux, ou tous les quatre, car ma mère & mon mari voudront prendre part à la fête; ils ne savent rien; j'ai fait mon expédition très-mystérieusement.

Hélène s'arrêta chez M. Mérival pour lui rendre compte de sa mission; le nabad eût l'air radieux.

« Comme j'entendais laisser Lydie entièrement maîtresse de son choix, dit-il, elle aurait pu choisir un gendre à son gré & non au mien; il n'en est pas ainsi; car votre frère me plaît autant qu'il plaît à ma fille, & je suis très-satisfait. »

Quand la vicomtesse rentra chez sa mère, toute la maison était agitée; on faisait les malles de Fernand; madame Ritters, nerveuse & désolée, avait en vain essayé d'entrer en explication avec son fils, & le vicomte qui ne savait rien, & qui trouvait sa belle-mère & son beau-frère beaucoup moins aimables qu'à l'ordinaire, attendait le retour de sa femme en mordant un cigare qui lui paraissait détestable.

Hélène entra dans le salon, s'approcha du feu auquel elle présenta ses petites bottes à talons pointus, & promenant ses regards autour d'elle, elle dit :

« Vous êtes tous ici, n'est-ce pas? Il faut faire atteler de suite le landau, car nous avons une course à faire tous les quatre ensemble.

— Où voulez-vous aller? dit M. de Blancmesnil qui aimait beaucoup sa belle-mère, mais qui préférerait, en général, sortir seul avec sa femme.

— Est-ce que tu veux faire des visites de corps? dit Fernand.

— Quant à moi, je ne sors pas, répondit madame Ritters; tu ne sais sans doute pas que ton frère part tantôt par le train de huit heures cinquante, & je n'ai pas le cœur joyeux.

— Qui pleure le matin rit le soir, » reprit Hélène.

Le vicomte, trouvant ce proverbe assez mal placé, regarda sa femme d'un air étonné.

Hélène se mit à rire.

« Tu es bien heureuse d'être aussi gaie, lui dit madame Ritters.

— Tout à l'heure tu le seras bien plus que moi, quand tu iras faire ta visite chez M. Mérival.

— Ma visite! pourquoi irais-je faire une visite à M. Mérival?

— Mais pour le remercier de nous donner sa fille, la chose en vaut bien la peine!

— Que veux-tu donc dire, Hélène? s'écria Fernand.

— Je veux dire que M. Mérival te donne Lydie; il me semble que c'est clair.

— Est-ce vrai?

— Parbleu! si ce n'était pas vrai, je ne te le dirais pas.

— Tu es allée chez lui?

— Oui.
 — Avec qui ?
 — Toute seule.
 — Tu lui as parlé ?
 — Naturellement ; sans cela je ne saurais pas ce qu'il m'a répondu.
 — Hélène, ma petite sœur, tu es un ange !
 — Alors il y en aura deux dans la maison, car l'autre est un ange aussi.
 — Tu l'as vue ?
 — Oui.
 — Tu lui as parlé ?
 — Oui. Ah çà ! est-ce que tu t'imagines que je suis devenue muette ? A mesure que tu apprends que j'ai vu quelqu'un, tu me demandes si j'ai parlé ; je n'ai cependant pas l'habitude de me taire quand j'ai quelque chose à dire.
 — Eh bien ! ne te fâche pas, & dis-moi tout.
 — Dis-moi tout ! c'est le refrain en pareil cas, car l'ange, le second ange, puisque je suis le premier, me disait aussi : *Dites-moi tout !* Or, puisqu'il faut tout dire, je suis allée chez *papa Mérinval*, qui m'a reçue dans son fumoir ; il avait une superbe robe de chambre doublée de marte zibeline, & il s'est néanmoins excusé de n'être pas mieux vêtu. Je lui ai dit : « Monsieur, je viens chez vous à l'insu de mon frère, de mon mari & de ma mère. Mon frère aime votre fille, il m'a défendu de vous le dire & il part. — Il a tort de partir, m'a répondu le nabab, car je ne demande pas mieux que de lui donner Lydie si elle désire l'épouser. Montez chez elle, & demandez-lui vous-même quelles sont ses intentions à cet égard. » — Je suis montée ; Lydie m'a sauté au cou, nous avons un peu pleuré, très-peu, car c'était bien inutile, & la chose s'est arrangée toute seule comme j'avais eu l'honneur de dire ce matin à monsieur mon frère aîné qu'elle s'arrangerait.
 — Tu t'es adressée au ciel.
 — Précisément.
 — Au ciel d'abord, & à *papa Mérinval* ensuite, dit le vicomte.
 — Bien entendu, car il est dit : Aide-toi & le ciel t'aidera. »
 Pendant qu'Hélène parlait, son frère lui baisait les mains.
 « J'ai une femme qui mène rondement les affaires, » reprit M. de Blancmesnil.
 Madame Ritters ne disait rien, elle pleurait en regardant le portrait du colonel qui avait l'air de pleurer aussi.
 « Faites vite atteler, dit Hélène à son mari, & toi, change de vêtements, car tu ne vas pas venir avec ton costume de voyage ; dépêchons-nous ! Ah ! j'oubliais de te dire que Lydie a voulu savoir si tu as aimé Jane autant qu'elle.
 — Tu peux la rassurer, car mon attachement pour elle ressemble à ce que j'ai éprouvé jadis comme le jour à la nuit.
 — C'est ce que je lui ai répondu ; mais tu dois être très-fier d'inspirer de la jalousie.

— Je suis fier, je suis heureux, je suis reconnaissant, je suis fou ! »

Trois jours après, l'étonnante nouvelle défrayait toutes les conversations de Bordeaux, & si madame de Sévigné avait encore été de ce monde, elle aurait pu raconter ce mariage, comme elle racontait celui de la grande Mademoiselle. Lydie, la riche héritière, qui avait refusé un marquis, deux comtes, trois vicomtes, quatre barons, un préfet, un secrétaire d'ambassade & plusieurs millionnaires, épousait Fernand Ritters, qui n'avait qu'une fortune médiocre !

« Mais qu'a-t-il donc ? demandaient les mères envieuses & les repoussés mécontents.

Il avait sa bonne renommée, son épée au côté, sa croix sur la poitrine & le cœur de Lydie.

Ce fût naturellement une des meilleures amies de madame Le Coq qui vint lui annoncer le mariage de l'ex-fiancé de sa fille ; elle prit pour cette occasion un son de voix onctueux qui exprimait à lui tout seul la sympathie, l'étonnement, l'indignation. A en croire cette officieuse noveliste, Fernand était un grand coupable de s'être consolé ; le passé semblait un enfantillage, rien que cela, de la part de Jane, qu'il aurait dû considérer comme une adorable enfant, un peu gâtée, voilà tout.

« Il y a eu un *malentendu*, se hâta de dire madame Le Coq ; ma fille était trop jeune pour être mariée ; M. Ritters n'a pas voulu comprendre cela, & quand le ministère est tombé, il en a profité pour se retirer. »

Jane, pâle & frémissante, s'avança entre sa mère & l'amie intime qui apportait ses consolations.

« Il n'y a pas eu de *malentendu*, dit-elle, & Fernand s'est retiré avant la chute de mon oncle ; ne jetons sur lui aucun blâme immérité, cela ne nous porterait pas bonheur. A peine étais-je fiancée, que madame du Tilly nous a persuadé de chercher plus haut un mari pour moi ; nous l'avons écoutée, j'ai cherché sans rien trouver & Fernand m'a dit alors adieu pour toujours. La vérité, la voilà tout entière, & je n'entends pas la déguiser.

La pauvre enfant se laissa tomber sur un fauteuil, cacha son visage dans ses mains & pleura.

Quand l'amie fut partie, madame Le Coq pleura aussi &, embrassant sa fille, lui dit :

« Nous avons été trop ambitieuses ! Je ne voyais rien d'assez beau, d'assez grand pour toi & Dieu a cruellement puni mon orgueil maternel.

— Il y a une ambition que nous n'avons pas eue.

— Laquelle donc ? demanda naïvement madame Le Coq.

— Celle d'être heureuses ! Et nous aurions pu l'être.

— Le bonheur vient-il deux fois frapper à la même porte ? Je ne le crois pas.

— Espérons qu'il reviendra. Je vois toutes choses sous un aspect différent ; il me semble que tout ce que j'ai recherché jusqu'à ce jour ne

jusqu'à ce jour ne valait pas même la peine d'arrêter mes regards. »

Jane s'approcha lentement de la cheminée, appuya son coude sur le marbre & posa son menton sur sa main ; elle se prit à considérer tristement sa belle figure & dit :

« A quoi cela m'a-t-il servi d'être si jolie ? »

Dans cet instant on ouvrit la porte pour annoncer M. Mérinval.

Le nabab, qui ne s'occupait jamais que de ses propres affaires, ignorait ou avait oublié l'histoire, déjà ancienne, de Jane & de Fernand ; aussi ce fut sans la moindre contrainte qu'il annonça à ses voisins le mariage de sa fille ; après quoi il ajouta :

« Je viens d'acheter cette maison, & je désire entrer en arrangement avec vous ; votre bail vous donne le droit d'occuper pendant deux années encore cet appartement ; j'en aurais besoin de suite pour le mettre à la disposition de mon gendre, qui passera chez moi ses semestres ; voulez-vous accepter une indemnité & résilier le bail ? »

Ce détail, qui semblait n'être rien, parut d'abord à Jane une épreuve de plus ; Fernand et Lydie allaient habiter là où jadis elle avait reçu les promesses d'un attachement éternel ; mais aussi elle serait, par cela même, délivrée d'un voisinage douloureux pour son cœur et blessant pour son amour-propre.

Madame Le Coq, qui ne savait rien faire sans l'avis de sa fille, la consulta du regard. Jane inclina la tête en signe d'assentiment.

Quand l'affaire fut arrangée, M. Mérinval se retira et Jane dit à sa mère :

« Nous quitterons Bordeaux, n'est-ce pas ? »

— Nous ferons ce que tu voudras.

— Je ne désire qu'une seule chose : partir !

— Nous irons habiter Paris, si cela te fait plaisir ?

— Oh ! non, pas Paris.

— Pourquoi ?

— A quoi bon voir à toute heure les choses qu'on désire & qu'on ne peut se procurer ?

— C'est que, vois-tu, mon enfant, à Paris, il y a bien des chances de fortune pour une jeune fille belle comme toi ; il y a des Anglais & des Russes qui choisissent leurs femmes sans même s'informer si elles ont une dot.

— Ne pensons plus à ma beauté & ne comptons plus sur elle ; elle m'a fait assez de mal pour que je ne lui pardonne jamais. Agissons désormais comme si j'étais laide ; comptons nos ressources sans faire entrer ma figure dans l'addition. »

Madame Le Coq regarda sa fille, qui lui parut plus belle que jamais. Jane devina ce qu'elle pensait, posa doucement sa main sur les yeux de sa mère, l'embrassa & reprit en souriant à travers ses larmes :

« Je te défends de me regarder, mais écoute-moi : si nous allions à Paris, il faudrait nous percher, comme madame de Malborough à sa tour,

tant haut que nous pourrions monter ; au lieu d'avoir une cuisinière & une femme de chambre, nous n'aurions plus qu'une seule personne pour nous servir, & nous serions obligées de faire nous-mêmes tout ce qu'elle n'aurait pas le temps de faire. Pour rencontrer des lords anglais & des princes russes, il faut aller dans le monde où ils vont ; ce n'est pas sur les chaises des Champs-Élysées qu'ils choisissent leurs femmes, & à Paris, on a beau être jolie, si on se promène en fiacre on n'est pas même aperçue. Nous avons assez rêvé, chère mère, revenons à la réalité. Considérons sagement notre situation & arrangeons notre existence pour nous deux. La forte indemnité que nous remet M. Mérinval paiera, & au delà, notre déménagement ; allons vivre dans un lieu paisible, où nous aurons une installation confortable, où aucun visage malveillant, où aucun regard moqueur ne viendra nous rappeler le passé, où nous trouverons de l'air & de l'espace. Dans ces conditions-là nous serons riches & heureuses, ajouta-t-elle en embrassant une seconde fois sa mère.

— Va où tu voudras, fais ce que tu voudras, répondit madame Le Coq ; je t'ai mal dirigée, & je ne me mèlerai plus de ta destinée.

— J'aimerais Arcachon, mais n'est-ce pas trop près d'ici ?

— Ce séjour est particulièrement recherché par les étrangers, & les habitants de Bordeaux qui vont à Arcachon n'y passent guère que le temps des bains ou les vacances.

— Alors, allons à Arcachon. »

Le lendemain elles partirent, presque joyeuses d'échapper à d'importuns souvenirs, & uniquement occupées du choix qu'elles allaient faire. À côté de la petite baie qui s'étend sous les sapins, dans un lieu ravissant, ayant pour horizon le ciel, l'Océan, les branches toujours vertes de la forêt & la plage chauffée par le soleil, elles trouvèrent un petit chalet charmant, une bonbonnière ; il était à vendre.

« Achetons-le ! s'écria Jane. »

Un mois après, leur mobilier y était transporté. Jane, sur le balcon, contemplait la mer bleue parsemée de voiles blanches, les enfants qui jouaient sur le sable, élevant des montagnes, bâtissant de fragiles forteresses ; les pêcheurs & pêcheuses, jambes & bras nus, allaient & venaient le panier sur le dos & le filet à la main ; tout semblait animé & joyeux ! Pour Jane, c'était une vie nouvelle qui allait commencer, une vie d'étude & de retraite. On s'amuse cependant à Arcachon, mais la pauvre enfant, désillusionnée, & encore meurtrie par de récentes douleurs, ne voulait rien demander au monde ni au plaisir ; elle voulait vivre dans le calme & dans l'oubli, & cette jolie petite maison lui était tout à coup devenue chère ; elle l'avait ornée avec amour, arrangeant elle-même ce que les jeunes filles appellent leurs *bibels*. C'est un mot qu'on ne trouve pas dans tous les dictionnaires, mais qu'on entend souvent, & qui désigne bien

ces mille choses sans nom auxquelles on attache tant de prix. Parmi les *bibelots* de Jane, il y en avait beaucoup qui venaient de Fernand & de Lydie; d'abord elle avait eu l'idée de les enfouir dans une caisse, puis elle les avait gardés sous ses yeux, voulant s'habituer à penser à son fiancé & à son amie, sans laisser entrer l'amertume dans son âme.

Partout des fleurs réjouissaient la vue; le balcon, couvert de lierre, donnait au petit chalet l'aspect d'un nid de verdure. De son piano, Jane voyait la mer; de son bureau, elle apercevait la forêt; la nature étend sur l'esprit sa bienfaisante influence. Jane entendait chanter les oiseaux qui se perchaient ou se pourchassaient à travers les branches de lierre, & elle avait envie de chanter aussi; elle entendait rire les pêcheurs & les enfants, & cette gaieté réchauffait doucement son cœur.

Elle s'est habituée à cette vie facile & bonne; parmi les habitants & parmi la population flottante d'Arcachon, elle a trouvé des amis; pendant la saison des bains, elle a eu plus d'une occasion de s'amuser & d'être admirée, mais, de son orgueil, il ne lui reste que le souvenir, qui la préserve de nouvelles fautes, comme le plus fidèle de tous les gardiens. Parfois madame Le Coq risque un vœu, exprime une espérance; mais Jane, implacable à l'endroit des rêves & des projets, la ramène d'une main ferme dans le sentier de la vérité.

« Chère mère, lui dit-elle, quand un prince ou

un simple bourgeois viendra te demander officiellement & en termes précis ta fille en mariage, je te permets de me le dire; mais, en attendant, n'attire pas de hannetons dans ma tête, car je me sens bien heureuse d'être débarrassée de ceux qui y bourdonnaient autrefois. Rêve pour toi-même tout ce que tu voudras; si notre bonheur paisible ne te suffit pas, rêve que tu as gagné le gros lot du *Crédit foncier*, la plus forte prime de *Suez*, que tu achètes un château, des voitures & des chevaux, que tu prends le nom de ton château & que tu mets sur tes cartes: Madame Le Coq de Monténébreux, ou madame Le Coq de Chantegloire, ou...

— Allons, soupire alors la pauvre mère qui n'a jamais rêvé que pour sa fille; ne te moque pas de moi, tu sais bien que je n'ai désiré en ce monde que ce qui pouvait te rendre heureuse & enviable.

— Envie! C'était là ce que nous ne devions pas souhaiter; le bonheur aurait dû nous suffire, mais ne parlons pas de cela, parce que les idées tristes reviendraient, & je ne veux pas qu'elles reviennent.

— Je ne puis croire, vois-tu, que Dieu te fera expier toute ta vie une simple erreur.

— Je ne le crois pas non plus.

— Que penses-tu alors?

— Je pense qu'il fera ce qu'il voudra & qu'il n'est pas obligé de me faire connaître ses intentions. Allons nous promener, veux-tu? le temps est beau & l'air est si bon!

COMTESSE DE MIRABEAU.

LE MARIAGE DE THÈCLE

(SUITE.)

XI

Le cabinet de M. d'Herzey était le refuge inviolable où se passaient les trois quarts de sa vie. Tout y portait l'empreinte du maître; sa pensée s'était photographiée autour de lui. Sur la cheminée, un portrait: celui de sa femme, qui le regardait toujours de ses yeux doux & pensifs; à côté de la cheminée, un très-vieux meuble de chêne, fermé par de lourdes ferrures, qui renfermait ses papiers de famille, ses parchemins, ses titres de propriété; au-dessus, une cuirasse, des gantelets & un casque qui avaient appartenu à un de ses ancêtres tué à Fornoue; autour de la vaste chambre, une bibliothèque qui ne ren-

fermait absolument que des livres de science & d'histoire; le soubassement de cette bibliothèque était formé par des étagères qui supportaient une précieuse collection de débris préhistoriques. Pour des regards distraits ou ignorants, rien de plus sec, de plus triste & de moins attrayant que ces rangées de pierres & de silex, flèches, haches, couteaux ébauchés par un art primitif, que ces objets de bronze, agrafes, épingles, pointes de lances, poignées d'épées, tous couverts de la patine des siècles, & n'offrant à la vue que des formes incohérentes et bizarres; sur des cornes de renne, le ciseau de quelque habitant des cavernes avait tracé des lignes, des triangles, des étoiles; des os avaient reçu une apparence de sculpture; c'étaient les premiers rudiments des arts; des

doles, des amulettes, des palladiums formés avec les éclats des rochers & les cailloux des fleuves, attestaient l'idée divine, présente à l'homme, mais défigurée par son ignorance; tout ce curieux ensemble, précieux arsenal de la science, ne présentait aux yeux que le triste amalgame des formes les plus abruptes & des tons les plus sombres. Seuls, le naturaliste, l'historien & le poète trouvaient dans ces reliques des vieux âges de la terre un charme mystérieux, & M. d'Herzey, qui réunissait dans sa personne ces trois caractères, puisait dans sa collection des sources d'étude & des sources de rêveries. Il venait de recevoir quelques-uns de ces débris, de ces pierres de tonnerre, comme les nommaient les paysans d'autrefois, & il les examinait curieusement à la loupe, lorsque son valet de chambre entra & mit sur le bureau un plat qui portait lettres, journaux & brochures apportés par le courrier.

M. d'Herzey, absorbé dans son travail, ne prit pas connaissance de ce fouillis, & ce ne fut qu'après avoir rangé avec ordre sur les tablettes de chêne les poinçons, les haches, les hameçons, qu'il prit avec nonchalance un journal sur lequel il jeta rapidement les yeux, deux brochures scientifiques dont il consulta les tables, une première lettre, à propos de laquelle il écrivit une note, & une deuxième, qu'il ouvrit avec distraction. Il la lut très-vite, la relut une deuxième fois avec une surprise croissante, sonna brusquement, & dit au valet de chambre :

« Priez ma fille de venir me parler sur-le-champ. »

Thècle se fit attendre; elle venait à peine de se lever, quoiqu'il fût grand jour depuis plusieurs heures; son père l'attendait en marchant avec impatience; elle arriva enfin, d'un air nonchalant, ses beaux cheveux relevés sous une résille, les yeux battus comme quelqu'un qui a veillé, & elle dit d'une voix caressante :

« Tu me demandes, père ? »

M. d'Herzey marchait dans son cabinet comme un lion dans sa cage; à la vue de sa fille, il s'arrêta, déroula la lettre qu'il froissait dans ses mains, & lui dit impérieusement :

« Peux-tu me dire ce que c'est que ce pathos ? »

Thècle ne savait rien, & pourtant elle rougit; elle rougit encore en courant à la signature : *Alexis Lamblin*, & elle lut cette lettre, folle expansion d'un cœur qui s'était donné à elle, & qui finissait par ces mots :

« Monsieur, je blesse peut-être vos idées, vos opinions de race, mais si vous saviez combien j'aime mademoiselle Thècle, vous me pardonneriez. Les barrières qui séparaient les castes ne sont-elles pas tombées ? tout homme d'honneur n'est-il pas l'égal d'un autre homme d'honneur; & celui qui sait se faire un nom dans le plus noble des arts ne vaut-il pas tel banquier ou tel industriel à qui tant de gentilshommes ont donné leurs filles ? Je ne veux pas me perdre en

» raisonnements : l'état politique de notre pays
» me les rendrait trop faciles; je veux seulement
» vous parler de mon affection, & vous dire que si
» vous m'accordiez votre fille, ce trésor sans prix
» à mes yeux, jamais femme ne serait plus aimée;
» pour une âme comme la sienne, l'amour d'un
» être dévoué ne supplée-t-il pas à tous les biens ?
» Pardonnez-moi, monsieur, ne me repoussez
» pas !

» ALEXIS LAMBLIN. »

« Que dis-tu d'une pareille outrecuidance ? dit M. d'Herzey quand sa fille eut fini de lire & qu'il la vit devant lui, silencieuse & troublée. Ce rapin ne doute de rien. Que dis-tu de cela ? voyons, parle, explique-toi !

— Père... Elle ne put pas achever.

— T'attendais-tu à cela ? Quoi ! parce que madame de Sénonges a eu quelque bonté pour M. Lamblin, parce que j'ai consenti à dîner avec lui, voilà cette illustration en herbe qui me demande ma fille ! Vraiment, ces gens-là nous feraient regretter les castes des Hindous & leur séparation absolue ! Il a une médaille d'or & on lui a fait des commandes cher payées ! & cela suffit pour établir le niveau entre nous ! Maudites les révolutions & les idées modernes qui nous ont menés là ! Mais tu pleures ! Qu'est-ce que cela veut dire ? »

Thècle pleurait en effet :

« Mais, père, dit-elle d'une voix étouffée, père, s'il m'aime !

— S'il t'aime, ma fille ? eh bien ! il tâchera de ne plus t'aimer, car, de mon libre consentement, jamais ce mariage n'aura lieu. Mon honneur & ton bonheur me le défendent à la fois; je sais mieux que toi que ces unions inégales, si charmantes dans les romans, n'engendrent que des amertumes & des regrets. Tu ignores cela, petite, & je ne veux pas que tu l'apprennes à tes dépens. »

M. d'Herzey, tiré par une brusque commotion de son calme & de sa dignité ordinaires, montrait tant de vivacité & d'emportement résolu, que sa fille n'osa plus émettre une parole; il lui dit :

« Je n'aime pas tes larmes, Thècle; elles ne sont pas dignes de toi; j'espère que ce n'est qu'une petite surprise de sensibilité ? Va maintenant, je répondrai à M. Lamblin avec politesse, mais de manière à ce qu'il se le tienne pour dit... »

Elle s'en alla au plus vite, & son père se dit en lui-même :

« J'eusse mieux fait de ne pas lui montrer cette lettre : je la croyais plus fière de son origine, plus semblable à moi... Si j'avais un autre mari sous la main, je l'obligerais bien à changer de nom... »

Madame de Sénonges vint voir son frère dans l'après-dîner; elle ne l'aborda pas sans quelque appréhension; le secret qui existait entre elle & Alexis Lamblin tourmentait sa conscience, mais M. d'Herzey ne la soupçonnait nullement, & aussitôt, avec la franchise qui lui était ordinaire, il lui parla de l'événement du matin, & montra la lettre du jeune peintre.

« Et vous avez répondu ? demanda-t-elle.
— Par le refus le plus absolu.
— Et Thècle ? l'avez-vous consultée ?
— Franchement, ma sœur, Thècle m'a étonné. Je l'ai appelée, je lui ai montré la lettre de ce monsieur, je croyais qu'elle allait en rire... pas du tout... elle a pleuré... »

— Pauvre enfant ! quoi ! elle était émue !
— Elle était émue, parce que, vous autres femmes, vous ne pouvez entendre parler d'amour sans émotion. J'ai persisté cependant, car je suis convaincu, au fond de l'âme, qu'en se déclassant ainsi, Thècle serait parfaitement malheureuse.

— Et si elle l'aimait pourtant ?
— Quelle chimère ! elle ne le connaît pas.
— Ce n'est pas une raison.
— Ceci est trop beau pour moi, Amélie.
— Je veux dire qu'on aime son rêve, sa chimère, comme vous disiez tout à l'heure, & qu'elle se fait peut-être de ce peintre l'idée la plus poétique.

— Que le mariage dissiperait au plus vite. Pour être passablement heureux en mariage, il faut qu'il y ait parité d'éducation, tout au moins.

— Mais il n'est pas mal élevé.
— Non, il n'est pas élevé du tout. Sans reproche, ma sœur, si vous n'aviez pas l'habitude de recevoir chez vous des espèces, comme disaient nos pères, je n'aurais pas cette contrariété... »

La conversation se prolongea sans que madame de Sénonges osât défendre d'une manière ouverte son protégé ; la franchise de caractère & la netteté d'idées de M. d'Herzey lui imposaient, à elle, qui vivait dans les vapeurs, les nuages, les songes mal définis, dans ces pâles couleurs que les lectures romanesques donnent à l'esprit & à la volonté. Elle plaida un peu la cause des mésalliances, & battit en retraite devant la mâle opinion de son frère soutenant le respect de la famille, de l'autorité paternelle, de la raison même qui, dans l'union la plus intime qui existe, conseille la sympathie des races & des habitudes premières. Elle se dédommagea avec Thècle, qu'elle trouva seule au jardin, un livre à la main & les yeux humides :

« Pauvre petite ! dit-elle avec un soupir, je te plains bien, j'ai passé par là.

— Et comment avez-vous fait, ma tante ?
— Chut ! chut !
— Encore ?
— J'ai écouté mon cœur. »

Thècle leva la tête :

« Si j'osais ! si j'étais soutenue ! Ce matin, j'ai eu peur de mon père, il était plus irrité que je ne l'ai jamais vu.

— Si tu avais osé, qu'aurais-tu dit ?
— Mon Dieu ! qu'une mésalliance ne me faisait pas si grand peur ! Que m'importent à moi tous ces vieux ancêtres dont mon père cultive le souvenir, l'un mort à Azincourt, l'autre à Dreux, l'autre à Crefeldt ? qu'est-ce qu'ils peuvent pour mon bonheur & ma vie ? ce sont des fantômes, & rien

de plus. J'ai besoin de quelque chose qui vive, je m'ennuie tant ! »

Dans ce dernier mot, Thècle avait, sans le vouloir, révélé le secret de sa vie. La solitude, le manque d'occupations sérieuses & aussi l'occasion, l'herbe tendre, avaient laissé dans cette âme un vide par où les romans avaient fait leur trouée ; & là où les fictions ont passé, l'ennui des réalités demeure. Elle s'ennuyait profondément, elle bâillait sa vie, la pauvre Thècle, & après avoir tant lu les conceptions romanesques des autres, le roman conçu dans le cerveau d'Alexis Lamblin la préoccupait tout entière. Elle n'aimait pas cet homme, qu'elle connaissait à peine & pourtant, il devint le point fixe de sa pensée ; elle le para de tous les prismes de l'imagination : elle le vit jeune, intéressant & pauvre ; elle le contempla dans sa lutte avec le travail, dans son enthousiasme pour l'art, elle devina la ténacité avec laquelle il avait poursuivi son œuvre ; elle le visita de loin dans sa solitude & sa tristesse ; après la lettre de M. d'Herzey, elle pleura sur ses espérances flétries, elle se désola avec lui & pour lui ; toutes ces grâces viriles dont les auteurs ont entouré leurs créations chéries, elle les prêta à celui dont elle était aimée ; la poésie de René, la fierté de Ravenswood, le silencieux dévouement des héros de Cooper, elle en orna l'enveloppe assez vulgaire du pauvre Alexis Lamblin. Elle chercha dans sa mémoire & dans les livres tout ce qu'elle avait vu & retenu des idées modernes, sur l'égalité des conditions & l'abaissement de tous les niveaux, & nourrie de ces pensées, elle en arriva à trouver son père profondément injuste & à se croire elle-même très-malheureuse. Si, comme l'a dit Fénelon, le plus heureux des hommes est celui qui croit l'être, la proposition peut se retourner pour les imaginations vives & les cœurs plus impressionnables que sincèrement affectueux.

Quelques paroles de madame de Sénonges, dites à la dérobée, entretenaient le feu ; elle recevait des lettres d'Alexis, lettres amères & désolées, & quelques phrases, citées légèrement, presque en riant, servaient, pendant de longs jours, à nourrir des rêves des Thècle. Elle ne se confiait à personne, ni à ses jeunes amies, dont elle aurait craint l'esprit railleur, ni à Joseph, dont la fidélité sévère se serait alarmée, ni à maîtresse Thibaut, qui n'aurait pu comprendre que sa fille voulût épouser un homme sans fortune, sans nom, & qui faisait de la peinture pour gagner son pain ; pourtant, un jour, accablée de tristesse, elle laissa échapper un mot devant Estelle, qui comprit aussitôt :

« Seigneur ! mademoiselle Thècle ! c'est comme si j'épousais Jacquot, le valet de mon père ! Vous ! vous épouseriez cet homme que j'ai vu là, dans notre pré, avec une blouse blanche sur le dos, & qui logeait à la Tête-d'Or !

— Tu n'y entends rien ! répondit Thècle avec humeur. Un peintre n'est pas un inférieur : c'est un monsieur tout comme un autre.

— Pas un monsieur comme M. d'Herzey ! répondit Estelle avec un orgueil de vassale plaidant pour son seigneur : ah ! mademoiselle, pensez bien à ce que vous voulez faire : nous serions tous si désolés si vous perdiez votre rang !

— Tu ignores, Estelle, qu'un homme célèbre peut donner à sa femme un rang qui la met de pair avec les plus fières.

— Qu'avez-vous besoin qu'il vous le donne ? vous l'avez, répondit Estelle. Et puis, mademoiselle, vous ne pensez pas au chagrin de monsieur ! »

Le chagrin de monsieur, le chagrin paternel, n'inquiétait pas beaucoup l'âme de Thècle : les anciens ne disaient-ils pas que nulle plante ne peut vivre à l'ombre du myrte ? le sentiment dont le myrte est l'emblème étouffe & flétrit les pures affections, nées du respect & de la reconnaissance.

Thècle pensait peu à son père, beaucoup à elle-même & à Alexis ; elle faisait des plans d'avenir, elle combinait des scènes, qui, toutes, avaient pour fin nécessaire leur union ; & ne trouvant plus aucune joie dans sa vie ordinaire, dans la liberté dont elle jouissait, dans les tendresses dont elle était entourée, elle devenait languissante & triste.

L'été coula lentement, l'automne arriva ; madame de Sénonges parlait déjà de son retour à Paris, & Thècle entrevoyait avec effroi la solitude de l'hiver & le silence absolu sur ce qui l'intéressait & la préoccupait uniquement.

« Vous reverrez M. Lamblin ? demanda-t-elle un jour à sa tante.

— Je le suppose, & je voudrais pouvoir l'éviter. Que dire à un pauvre désolé ?

— Que je suis désolée aussi ! s'écria Thècle avec des larmes. Oh ! ma tante, si vous saviez combien je souffre en pensant qu'il est malheureux pour moi d'avoir aimée !

— Ses lettres sont tristes, en effet ; je crains pour lui un si profond découragement, que tout son avenir s'en trouvera entravé. Le bonheur l'inspirerait d'une manière brillante... C'est égal, petite, tu es heureuse d'avoir inspiré tant de tendresse... on est si heureux d'être jeune ! les chagrins, même, sont charmants à ton âge.

— Ah ! ma tante, c'est que vous les avez oubliés.

Quelques jours après, madame de Sénonges montra à sa nièce, d'un air de mystère, une lettre qui portait le timbre de Paris.

« Est-ce là l'écriture de M. Alexis ? demanda Thècle.

— Non, petite ; lis, tu verras. »

Elle lut :

« Madame,

« Mon cousin me charge de vous écrire, pour vous informer qu'il est bien souffrant, ce qui l'empêche, à son vif regret, de répondre à la lettre que vous avez bien voulu lui adresser. Il a beaucoup de fièvre, & nous craignons que le

chagrin, qu'il ne peut cacher, ne soit la vraie cause de la maladie.

« Je vous prie, madame, de vouloir bien agréer les respects de

« Votre très-humble servante,
« CAMILLE LAMBLIN.

« Paris, Octobre 68... »

« Que faire ? dit Thècle après avoir lu ce billet. — Attendre les événements, dit philosophiquement madame de Sénonges, qui ne voulait pas se compromettre avec son frère en donnant à sa nièce un conseil hardi, & qui prenait trop de plaisir à ce drame domestique pour l'arrêter par un conseil prudent. »

Vers le soir, M. d'Herzey vint chercher sa fille aux Lauriers ; il trouva sa sœur seule dans son salon d'été :

« Thècle, lui dit-elle, me rend le service d'emballer mes petits bibelots, les émaux, les porcelaines, les objets d'art ; elle est d'une adresse incomparable.

— Vous partez toujours le vingt, Amélie ?

— Oui, probablement.

— Vous nous laisserez fort tristes ; Thècle est d'une mélancolie incroyable.

— Elle ne paraît pas satisfaite en effet.

— Je voudrais la marier, mais elle a refusé tous les partis ; dernièrement encore, un jeune magistrat de Nancy, m'a fait quelques ouvertures, je les lui ai communiquées, elle en a fait fi avec une hauteur !

— Que voulez-vous, Adalbert ? son cœur s'est donné peut-être ?

— A ce monsieur ? à ce peintre de verdure ? allons donc !

— Il n'y a pas d'allons donc ! nous avons passé par là !

— Au moins, Amélie, Sénonges était-il un homme de notre monde, & si mon père l'a repoussé, n'était-ce pas surtout parce que le capitaine servait le gouvernement de Louis-Philippe, ce qui offusquait la fidélité chevaleresque de notre digne père ? tandis que M. Lamblin ! autre origine, autres manières ! autres idées ! les familles ne se forment pas avec des éléments si dissemblables, sauf dans les vaudevilles, au temps où l'on chantait :

Ne faisons plus qu'un seul nom
De Fanchon, de Tancarville !
Ne faisons plus qu'un seul nom
De Tancarville et Fanchon !

Je n'en suis pas là.

— Je le vois bien.

— J'en suis si peu là que, dernièrement, à une nouvelle supplique de M. Lamblin, j'ai répondu aussi net qu'à la première.

— Vraiment ? & pourtant, Adalbert, si votre fille en souffre ! regardez-la donc tenez, la voilà ! »

Thècle passait devant les fenêtres, la tête baissée, & un rayon d'un soleil d'automne, l'enveloppant

tout entière, la laissait voir pâle & amaigrie. M. d'Herzey en fut frappé; il changea de visage & il dit à sa sœur :

« Amélie, vous croyez qu'elle a du chagrin ? »

— Demandez-le-lui ! »

Elle n'eut pas besoin d'insister : avec une vivacité juvénile il appela sa fille, & elle entra, portant sur sa physionomie la mélancolie qui lui était devenue habituelle.

« Un mot, lui dit-il; réponds avec sincérité. Ta tante assure que tu voudrais épouser cet artiste, ce M. Alexis Lamblin. Est-ce vrai ? »

— Oui, père.

— Tu y as réfléchi ? »

— Oui, père.

— Tu sais que ce n'est pas mon avis.

— Vous en changeriez peut-être, mon père.

— Non, Thècle, mais je ne puis pas oublier que vous êtes majeure, que la loi vous donne le droit de disposer de vous-même, moyennant certaines cérémonies légales; aussi, quelle que soit mon opinion, je ne vous tyranniserai pas. Alexis Lamblin vous a demandée une seconde fois. Selon moi, il faut le refuser; selon toi ? »

— Mon père ? »

— Eh bien ! »

— Je voudrais accepter ! »

— Tu sais que mon opinion & mon désir sont en parfaite contradiction avec les tiens. ? »

Elle se tut :

« Tu persistes ? »

— Pardonnez-moi, mon père, si je dis oui.

— Très-bien, dit-il; tu es libre de tes actions & je le suis de mes sentiments. Ce mariage se fera; je ne veux pas que le monde se mêle de nos affaires de famille, tu n'auras donc pas besoin de me faire des ces sommations qu'on appelle respectueuses; j'assisterai à ton mariage, mais, après, nous ne nous reverrons plus... C'est entendu... »

Madame de Sénonges protesta, supplia; Thècle mêla des larmes à des prières, mais M. d'Herzey demeura inflexible. Il répéta plusieurs fois à sa fille :

« Tu persistes ? »

C'était le destin de Thècle qui parlait par sa bouche, & chaque fois, indocile au milieu de ses prières, inflexible parmi ses larmes, elle répéta :

« Oui, mon père ! »

XII

Un mois après, bien avant le jour, le mariage de Alexis Lamblin & de Thècle d'Herzey fut célébré dans la petite église du village. M. d'Herzey y

assistait, pâle & impénétrable; le vieux curé avait l'air ému & triste; madame de Sénonges pleurait comme elle aurait pleuré au théâtre; Alexis Lamblin avait l'air attendri & joyeux; & Thècle, poussant jusqu'au bout son acte de résistance, apporta à l'autel une physionomie assurée. Sa nourrice sanglotait au bas de l'église; la cérémonie & la messe furent courtes; le pâle soleil d'hiver se levait à peine quand les nouveaux époux revinrent au château, qu'ils devaient quitter sans espoir de retour. Une voiture chargée de caisses & de malles, attendait devant la grande porte. Thècle alla revêtir ses habits de voyage. En lui ôtant son voile & sa robe blanche, Joseph pleurait amèrement :

« Ah ! mademoiselle, qu'avez-vous fait ! faut-il que nous ayons tant de peine à cause de vous ! »

— Ma pauvre Joseph, cela se passera; mon père me pardonnera...

— Je ne le pense pas, mademoiselle... madame, veux-je dire. Monsieur ne fait pas grand tapage, mais il est ferme dans ses idées. Ah ! si madame de Sénonges n'était pas venue aux Lauriers, tout cela ne serait pas arrivé ! Mais là où elle passe, viennent les caprices & les idées mauvaises ! »

Lorsque madame Alexis Lamblin descendit au salon, elle y trouva son mari seul, devant un déjeuner auquel il n'avait pas touché.

— Partons ! dit-il, partons, ma chérie ! nous reviendrons ici plus tard. »

Elle alla frapper à la porte du cabinet de son père, il ouvrit, la suivit & la ramena au salon.

« Adieu, père ! adieu & pardon ! dit-elle en cherchant à l'embrasser. »

Il l'éloigna doucement :

« Adieu, Thècle, dit-il; soyez heureuse. Vous, monsieur, vous êtes maintenant son maître & son protecteur; soyez bon pour elle, puisqu'elle vous a tout sacrifié. »

Alexis voulut répondre, mais M. d'Herzey avait quitté le salon, coupant court aux protestations & aux adieux; peut-être une larme tomba-t-elle de ses yeux lorsqu'il entendit la voiture qui s'ébranlait, mais personne n'eut le secret de ce déchirement. Madame de Sénonges, à une des fenêtres du château, suivait des yeux & saluait de la main la calèche qui descendait rapidement les lacets de la montagne. Thècle répondait à ces saluts; elle demeura à la portière jusqu'au moment où le dernier tournant de la route lui déroba complètement l'horizon paternel, l'horizon familial à ses yeux, & elle se tourna vers son mari.

« A moi pour toujours ! » dit-il avec transport.

MATHILDE BOURDON.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE MUSICALE

DU CHANT SACRÉ. — INFLUENCE DU CHRISTIANISME SUR L'ART EN GÉNÉRAL.
LE STABAT ET LA MESSE SOLENNELLE DE ROSSINI AUX ITALIENS.
UNE PARTITION NOUVELLE DE M. VICTOR MASSÉ POUR LE JOURNAL DES DEMOISELLES

DE toutes parts, se sont élevés les accents d'une musique grandiose, suppliante, universelle.

Sion implore le pardon du Créateur, pour ses enfants égarés & coupables. Elle gémit & se lamente, car le voile de l'erreur couvre leurs yeux. Elle s'écrie avec le prophète :

Ils ont des yeux & ne voient point !

Mais le grand drame de la croix s'est accompli. Du haut de ce bois sacré sont descendues la lumière, la vérité & la vie. La justice divine est enfin satisfaite. La miséricorde paraît après elle. La religion de foi, de charité & d'espérance s'élève sur les ruines de l'égoïsme & de l'orgueil humain. Elle a vaincu le monde. Ceux qu'elle soumet à son empire, elle ne les opprime pas, elle les délivre.

Ces réflexions nous ont été inspirées par la majesté de la religion, rendue plus saisissante dans les églises, pendant la semaine sainte.

Ici, c'est un chœur de voix angéliques qui chantent les douleurs du Sauveur du monde. Là, c'est l'orgue qui répond, par son harmonie touchante & profonde, aux lamentations de la mère du Rédempteur.

Stabat mater dolorosa...

Le Christianisme a fait pour la musique ce qu'il a fait pour les vérités d'un ordre supérieur; il s'est mis à la portée des simples d'esprit. Il a cherché à exprimer, par les moyens de l'art, dans un langage d'une simplicité vraiment saisissante & sublime, les plus insaisissables mystères de la foi.

Ce fut Palestrina qui, s'inspirant du plain-chant Grégorien, qu'il épura en l'accompagnant d'une harmonie simple, claire & profonde, traduisit le premier, dans une forme savante, la tendresse, la sérénité & le souffle spiritualiste du Christia-

nisme. Il a su rendre visibles les beautés divines, & a marqué l'ère nouvelle de la vraie musique religieuse. Palestrina, Orlando de Lassus & Jean Gabrielli sont les trois grands maîtres de la musique religieuse au seizième siècle.

L'exécution du *Stabat* de Rossini, pendant la semaine sainte, au Concert Spirituel des Italiens, n'a pas été à la hauteur de ce chef d'œuvre. Il faudrait pouvoir oublier le passé glorieux de ce théâtre pour qu'il soit possible de formuler sur la nouvelle interprétation du *Stabat* un jugement complètement favorable.

Lessolistes, mesdames Marie Belval & Teoni, ont chanté comme toujours avec une grâce & un goût parfaits. Le quatuor sans accompagnement: *Quando corpus morietur*, en sol mineur, a été savamment rendu. Le magnifique duo de soprano & contralto: *Quis est Homo*, a été le succès de la soirée. Mademoiselle Belval a eu des notes d'un éclat & d'une pureté admirables. Sa voix est belle & sympathique. Il faut ajouter qu'il est impossible de trouver une musique qui se prête au développement de ces qualités rares, comme cette phrase du duo: *Christi matrem si videret*, & le foudroyant crescendo: *Per te virgo sim defensus*. Mais dans la rentrée en mi bémol de ce morceau, on aurait voulu plus de douceur & d'ampleur à la fois. Il faut une grande suavité d'expression pour rendre religieusement ce passage: *Fac me cruce custodiri, morte Christi premuniri*. Ce qui manque au talent de mesdames Belval & Teoni, c'est le souffle religieux. Elles mettent le style mondain à la place de l'art épuré, que le génie du maître italien semble avoir emprunté aux cieux.

Une des plus belles pages de la partition, le *Cujus animam Gementem*, air de ténor, & le *Pro peccatis*, air de basse dont le sentiment est si profondément vrai, sont restés dans l'ombre.

Les chœurs & les masses instrumentales n'ont pris également qu'une part très-médiocre au succès, incomplet d'ailleurs, de cette interprétation.

Dans la même soirée, la *Messe solennelle* de Rossini a été chantée par mesdames Belocca & Brambilla. Malgré le contralto expressif de la cantatrice russe, même style profane dans l'exécution de cette œuvre, dont la facture est pourtant plus sévère que celle du *Stabat*. Même insuffisance dans l'air du ténor: *Domine Deus*, dans les ensembles & dans la partie orchestrale. Le *Qui tollis*, duetto pour soprano & contralto, le *Crucifixus*, air pour soprano, la *Sanctus*, morceau d'ensemble, l'*O Salutaris* & l'*Agnus Dei* ont été les pages les mieux interprétées.

Il y a loin de cette exécution de la *Messe solennelle* à celle qui eut lieu, pour la première fois, devant le public des Italiens en février 1869. Mademoiselle Krauss en a laissé d'ineffaçables souvenirs.

On se souvient que l'an dernier le *Journal des Demoiselles* offrit à ses abonnées une charmante opérette de M. Victor Massé. Ne voulant pas faire moins en l'an de grâce 1874, il prépare, pour le numéro de juillet, une nouvelle partition de l'auteur de *Fior d'Aliza*, composée expressément pour nos jeunes virtuoses, & qui leur sera offerte en une seule livraison. Nous sommes en mesure d'affirmer qu'elle peut se comparer à ce que M. Victor Massé a fait de plus gracieux & de plus distingué.

Voici les morceaux dont cette opérette se compose: une ouverture, d'une certaine importance, une ariette, un couplet, un ensemble, un entr'acte, un air, un chœur, un autre petit ensemble à l'unisson, & un finale.

Le mois prochain, nous donnerons une appréciation détaillée ou du libretto ou de la musique de cette opérette de salon.

MARIE LASSAVEUR.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

ORDONNANCE D'UN DINER

LE COUVERT

Je suppose, bien entendu, un dîner prié & où le service est fait par un ou deux domestiques qui découpent les viandes & les offrent aux convives; le maître & la maîtresse de la maison n'ayant à se mêler de rien, sauf pour les ordres qui peuvent être nécessaires & que l'on donne à voix basse.

Chaque couvert se compose d'une assiette plate, petit pain, serviette, couteau, cuiller & fourchette; le couvert à dessert est placé devant chaque convive en ligne horizontale. Il faut au moins cinq verres: grand verre à pied pour l'eau & le vin, verre pour le vin de Bordeaux, verre un peu plus petit pour le vin de Madère, de Porto ou de Malaga, que l'on sert après le potage, verre de vin de Champagne, plus petit verre pour le vin de liqueur: Lunel, Alicante, Grenache, & enfin coupe, si l'on sert du vin de Champagne frappé.

Le milieu de la table doit être occupé par une jardinière ou une corbeille remplie de fleurs non odorantes (camélias, bruyères, éricas, rhododen-

drons); il faut que ce surtout ne soit pas élevé.

Deux autres coupes ou cache-pots plus petits sont placés aux deux extrémités de la table, ou bien on place là deux corbeilles remplies de fruits de la saison. — A côté & sur la même ligne, deux lampes ou deux candélabres. A côté de chaque lampe, & toujours sur la même ligne, on met souvent deux plats froids, par exemple, un pâté & un aspic; un homard & un buisson d'écrevisses, puis, sur la même ligne, deux compotiers. Il est bon que les confitures des deux compotiers soient de couleurs différentes: gelée de groseilles & marmelade d'abricots, ou bien ananas & cerises. On remplit l'intervalle jusqu'à la grande corbeille, en plaçant un beau sucrier & une saucière d'argent, ou bien quatre petites assiettes avec les hors-d'œuvre: citrons, pickles, olives & anchois. Si l'on a assez de place au bout de la table, on peut y poser deux plats d'entremets, par exemple: une croquante de fruits & un rocher au café. L'essentiel,

c'est que l'ordre & la symétrie la plus grande règnent dans cet arrangement.

Tout autour de ce premier décor, entre les assiettes des convives & les fleurs, plats froids, lampes, etc., etc., on range les assiettes montées qui portent le dessert, & on tâche de varier les couleurs & de mettre alternativement une assiette petits-fours, une assiette fruits confits, ou fondants, ou chocolats. Il faut que l'œil soit satisfait. Les carafes à eau, le vin ordinaire sont placés à portée des convives, ainsi que les doubles salières de cristal.

En entrant dans la salle à manger les convives la trouveront éclairée par une suspension accompagnée de bougies & par les lampes ou candélabres posés sur la table. On allumera aussi les candélabres placés sur la cheminée. Le feu sera bon si c'est en hiver, la température fraîche si c'est en été.

Le potage sera servi d'avance dans les assiettes. Les domestiques découperont soit dans un office voisin de la salle à manger, soit sur une table bien établie dans un des coins de la salle & couverte d'une nappe blanche. Ils apporteront à chaque convive sa portion, & on leur recommandera (recommandation souvent nécessaire) de servir les bons morceaux, & de laisser pour l'office les morceaux d'office: dos, cou des poulets, ailerons des canards, etc., etc. Le gibier doit être offert aux convives découpé & dans le plat, avec sa sauce & ses croûtons, afin que les amateurs choisissent à leur gré. Quand le dîner n'est pas trop nombreux, la maîtresse de la maison sert elle-même le fromage à la glace avec la pelle d'argent qui sert à couper cet entremets. Mais avant la glace, qui fait partie du dessert, on sert l'entremets, puis le fromage, que l'on fait circuler sur son plat de cristal avec son couteau *ad hoc*; le domestique offre en même temps du beurre & des carrés de pain, ou, ce qui est préférable, de très-petits pains faits exprès pour cet usage. Le maître de la maison, pendant tout le repas, fait circuler les vins: crus de Bordeaux, de

Bourgogne, Champagne frappé, Champagne non frappé, vin de liqueur. Quand on sert le café à table, ce sont les domestiques qui font ce service, & qui offrent le sucre, remplissent les tasses & font circuler le plateau de laque ou d'argent sur lequel sont placés les petits verres qui contiennent les liqueurs. Au salon, le café est offert par la maîtresse de la maison si les convives ne sont pas trop nombreux, les liqueurs par son mari. Les liqueurs sont à la mode, & on doit, pour une grande réunion, en avoir de différentes espèces: anisette, curaçao, eau-de-vie de Cognac, genièvre (pour les gens du Nord), crèmes des Iles, telles que crème de thé, de cacao ou de menthe.

Un grand dîner commence toujours par un plat de poisson & doit finir par un plat froid, & nous sommes devenus si Sybarites qu'il est des mets fort estimés de nos pères, tels que le gigot, la longe de veau, qui ne figurent presque plus dans les dîners de cérémonie. On y souffre les riz de veau & le filet de bœuf; tout le reste se compose de poissons recherchés, de volailles truffées ou non, & de gibier.

Nous constatons ces progrès du luxe sans les admirer; nous trouvons même bien ridicule ce genre qui s'abstient de choses bonnes & excellentes, uniquement parce qu'elles ne coûtent pas assez cher.

Aux personnes qui n'ont ni coupes ni corbeilles pour faire un surtout, nous conseillerons un mode d'ornementation qui, avec un peu de goût, devient charmant. Prenez une petite planche ovale; groupez sur elle des pots de fleurs de taille différente; ayez au milieu un begonia; autour, des primevères, des pensées, des petits fuchsias, des asters, des géraniums nains, etc., etc.; mettez les plus hauts au milieu de la planche, les moyens & les petits tout autour; couvrez tous les interstices avec de la mousse, piquez des fleurs coupées, des dahlias, par exemple, des marguerites ou des camélias, dans cette mousse, & vous aurez, presque sans frais, un très-beau milieu de table.

CORRESPONDANCE

MODES

Les guirlandes de roses multicolores, posées sur les chapeaux les plus coquets, alternent avec les bouquets de fleurs des champs: coquelicots, bluets, pâquerettes, épis & folle-avoine.

Les violettes de deux teintes, les branches de lilas nuancées, le seringa, le coucou, bouton d'or,

primevère, églantine, etc., rivalisent pour orner les chapeaux. On en voit qui sont de vrais édifices; c'est un ridicule qu'il faut se garder d'imiter.

Ceux qui n'ont ni fond ni calotte sont bien de saison & d'un effet élégant, mais ils ne doivent





Modes de Paris
Journal des Demoiselles
 ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

N° 3942

Coiffes et Confections des magasins de Pygmalion, Rue de Rivoli, 102. — Parfums de la Maison Guerlain, Rue de la Paix, 6. — Jouets de la Compagnie des Indes, Rue de Grenelle St. Germain, 42.



être portés qu'avec une toilette habillée. On voit toujours des formes molles & chiffonnées, en faille, tulle & crêpe, & n'importe en quelle étoffe semblable au costume. Les bords de ces chapeaux sont en paille; celle de riz est la plus élégante. Les chapeaux en paille paillasson s'ornent simplement; ils sont comme il faut pour costumes habituels.

Toujours des chapeaux noirs; beaucoup, ornements de jais, diadèmes ou aigrettes. Il y en a de fort légers, dont le fond mou est en tulle uni, pointillé de petites perles de jais; voile semblable. Fleurs ou plumes placées derrière, retombant sur le chignon.

On fait aussi des passes de chapeaux capotes, toutes coulissées. Les plumes en bord ou en garniture, les ailes, têtes d'oiseaux, etc., mélangées de velours & de rubans de faille, sont toujours les ornements préférés pour les chapeaux ronds. Les voiles enroulés autour des calottes sont bien portés avec des costumes simples, de voyage ou de campagne. Il y en a d'arrangés avec des foulards unis, à pois ou à rayures, assortis, bien entendu, au reste de la toilette.

Les fleurs se posent sur les chapeaux, à des places très-différentes, devant, derrière, ou de côté. Les guirlandes se mettent en dessous ou au dessus. Quelquefois il y en a deux; séparées par le bord du chapeau, elles se réunissent de côté pour ne plus en former qu'une par derrière. On voit aussi une écharpe placée en dessous de la passe du chapeau, où elle est fixée par des fleurs; elle remonte ensuite dessus, par côté, & se noue derrière avec des bouts frangés retenus sous les mêmes fleurs que sur le devant.

Les coiffures pour les femmes qui ne sont plus jeunes sont aussi très-couvertes de fleurs. — Les larges nœuds alsaciens se portent encore, & sont fort commodes pour les personnes ne sachant pas bien se coiffer. J'en ai vu mélangés de dentelle noire perlée de jais, faisant très-bel effet.

Les petits chapeaux forme marin sont portés indistinctement par les petites filles & les petits garçons. Ils doivent être ornés très-simplement, d'un ruban ou d'un velours noué & à longs bouts, ou encore bordés & entourés d'un galon noué de côté.

Les cloches coiffent parfaitement les petites filles. Une grande plume d'autruche tournant tout autour, & retenue de côté par un gros chou de ruban, fait le plus joli ornement. Les toques, les capelines recouvertes de mousseline, les grands chapeaux de paille d'Italie, ceux d'étoffe à fonds mous sont également adoptés pour les enfants.

Les nattes sur le dos & les cheveux tombant sont les seules jolies coiffures pour les petites filles. On a soin de réserver deux mèches du devant qu'on relève aux tempes & souvent à la chinoise, en les attachant avec un nœud de ruban ou de velours sur le sommet de la tête. Si les cheveux sont assez épais, on fait plusieurs boucles sur le haut de la tête, en en laissant retomber deux en arrière.

On voit pour les enfants de très-jolis costumes en piqué de deux couleurs.

En voici deux modèles, que j'ai trouvés charmants. L'un est de demi-deuil, *blanc & gris perle*. La jupe, en piqué blanc, a deux biais de 15 centimètres chacun en piqué gris perle, séparés par une même distance. Ces biais sont soutachés de blanc. — Corsage décolleté carré, à basques découpées. Un biais de piqué gris soutaché le garnit tout autour, ainsi que les basques & les petites manches. — Ceinture ronde en piqué gris soutaché.

Pour vêtement, petite casaque demi-ajustée, garnie de même. Revers brodés aux manches. Double rangée de boutons gris, brodés de blanc. — Bas de fil d'Écosse gris perle. — Chapeau forme cloche, en paille de riz avec plume grise tout autour.

Autre modèle: — Jupe de piqué blanc dont le devant est orné, en long, de cinq biais de piqué blanc, liserés de piqué rose pâle. — Par derrière, trois volants tuyautés en piqué rose. — Large ceinture de piqué rose sortant d'un paletot de piqué blanc, un peu cintré, à taille longue. Il est liseré de rose; deux rangs de boutons de piqué rose. Col, revers & parements des manches également roses. — Grand chapeau de paille d'Italie. Autour de la calotte, guirlande de roses pâles, terminée par un nœud de velours noir à longs bouts. Le même costume bleu de ciel & blanc est aussi très-joli. Les roses seraient alors remplacées par une couronne de plumes bleu de ciel ou une guirlande de bluets pâles.

On fait aussi de ces costumes de piqué tout à gros plis, alternés blanc & de couleur; quelquefois, le petit chapeau mou en piqué de même nuance que les plis. — Les larges ceintures de laine à bouts frangés se mettent beaucoup sur les costumes d'été. Les blanches vont fort bien sur le cachemire rose, bleu & gris perle. — Les tailles des enfants se font beaucoup plus longues; les ceintures ne doivent pas être serrées, afin de bien tomber sur les hanches.

On voit toujours de grands cols carrés, soit en toile empesée, broderie anglaise, feston ou guipure. — Malgré les tentatives réitérées pour exclure définitivement les secondes jupes & tuniques, il faut constater que les maisons de confections en renom persistent à en faire pour les costumes de ville & de courses. C'est du reste infiniment plus gracieux avec des jupons courts, surtout pour des femmes un peu fortes. Les jupes rondes garnies jusqu'en haut ne sont supportables qu'admirablement bien ornées, & à la condition d'avoir sur le devant une jupe ou tablier quelconque, venant s'attacher & se perdre dans les garnitures du jupon, par derrière. Il n'en est pas ainsi des robes destinées seulement aux salons, & dont la queue en se déployant redonne en élégance ce que la jupe ronde enlève à la tournure des femmes marchant dans les rues.

On trouve cette année un très-grand choix dans les alpagas, soit unis, soit rayés. Ce tissu solide ne prend pas la poussière, & est employé pour toilettes habituelles. Voici la description de deux costumes très comme il faut en alpaga gris.

Le premier se compose d'un jupon *gris ardoise* avec deux volants. Chaque volant est liseré d'alpaga rayé blanc & ardoise, & surmonté d'une grosse ruche d'alpaga uni doublé d'alpaga rayé.

Chaque coquillé de la ruche est retenu par le milieu, de façon à bien laisser voir l'envers.

Seconde jupe rayée blanc & ardoise. Elle forme trois pointes; une devant & deux par derrière. Celle de devant est relevée de côté par trois plis, & celles de derrière, tombant très-bas sur le jupon, forment puffs à la taille. Long gilet & manches en alpaga uni. Petits boutons de nacre au gilet et aux parements des manches, qui sont en étoffe rayée. Corsage rayé, à très-longues & très-étroites bas-

ques de chaque côté, & à très-petites derrière, afin de bien découvrir les puffs. Chapeau de paille grise, avec plumes de même nuance & aile blanche.

Le second modèle est tout en alpaga gris beige.

Le jupon a, par devant, un grand volant plissé, surmonté d'un haut plissé à la vieille, en pareil. Par derrière, cinq volants froncés. Petite jupe tablier, garnie d'un plissé à la vieille, un peu moins haut que celui du jupon. Elle est retenue derrière, par deux lés de taffetas gris, de même nuance, formant un gros puff à longs pans. Les bouts sont frangés.

Corsage uni. Manches avec plissé à la vieille, faisant revers. Petit mantelet à capuchon orné de plissés à la vieille. Au capuchon, nœuds de ruban frangés.

Chapeau de tulle noir, à fond clair. Guirlande de roses de plusieurs couleurs.

VISITES DANS LES MAGASINS

J'ai à vous parler aujourd'hui, mesdemoiselles, d'objets bien divers; jugez-en: D'abord des étoffes de laine, des confections; ensuite des foulards pour costume; puis des habillements pour vos petits frères; des gants, de la parfumerie, & enfin de la serviette magique. Je suis d'autant plus effrayée de la masse de notes qui remplit mon carnet, qu'un grand nombre de vous m'invitent à entrer dans des détails de prix qui allongeront forcément cette visite.

C'est aux magasins de *Pygmalion*, 102, rue de Rivoli, que je prends mes indications sur les tissus en laine & de fantaisie. Il y en a beaucoup & de très-bon marché, entre autres les beiges pure laine en toutes couleurs, au prix de 1 fr. 25 c. le mètre en 60 centimètres de large. Une couleur nouvelle m'a surtout frappée, comme, je pense aussi vous frappera son nom: *bleu flamme électrique*. Le *Casimir beige*, autre tissu, coûte 95 centimes le mètre; la *bengaline* diagonale, genre sultane, pour robe de jeune fille, même prix en 60 centimètres de large. Des diagonales chevrons, de petites rayures de mille sortes, dans des conditions de bon marché fort tentantes. Dans les soieries, le taffetas *Pygmalion* est un excellent tissu, fort et beau.

Spécialement pour vous, j'ai examiné un costume mi-confectionné en toile dite *Melbourne*. Le jupon est à rayures satinées de couleur ou ton sur ton; la polonaise, ou la tunique avec corsage, en étoffe unie, a les ornements assortis, le tout au prix de 19 fr. 50 c.

A *Pygmalion* les confections de printemps ont les formes charmantes. Les petites pèlerines en

cachemire perlé de jais avec dentelle perlée au bord inférieur accompagneront fort bien les costumes en lainages. Les casques, les vestons, les jaquettes en drap d'été sont simples ou enjolivés de parements en velours ou de plusieurs rangs de piqure. Je vous rappelle, mesdemoiselles, que, si vous en faites la demande, les magasins de *Pygmalion* vous enverront franco des échantillons de toute sorte.

Le mois dernier, je vous ai parlé des foulards unis, des rayures & des nouveaux tissus-foulards de la Compagnie des Indes, 42, rue de Grenelle-Saint-Germain, aujourd'hui je m'occuperai des foulards pour costume de ville. Je vous désignerai d'abord, comme charmants, les dessins cachemire qui se trouvent sur les fonds: bleu, blanc, nil, gris, écru. Le prix de la robe par 8 mètres est de 45 fr.; la largeur de l'étoffe est de 85 centimètres. Les bouquets semés sont très-variés et nombreux: il s'en fait de verts, bleus, vésuve sur les fonds gris, blanc, havane & noir; le prix est de 48 fr. la robe par 8 mètres.

D'autres bouquets reproduits sur les mêmes fonds ont le feuillage grisaille. Dans les prix de 52 fr. la robe par 8 mètres, vous trouvez des bouquets *Pompadour*, sur fonds clair; & à 58 fr., même métrage, des bouquets camaïeu au feuillage ombré, jetés et dessinés avec un goût parfait! Que de jolies tuniques on pourra se faire avec cette disposition! — La variété est aussi grande dans les petits bouquets de fantaisie; citons: les bouquets violets sur fond gris perle, — bouquets variés comme fleur; je le conseille aux personnes en deuil; — bouquets camaïeu gris

sur fond gris perle. — Sur fond noir, on trouve des bouquets mauves, bleus, gris, vert paon avec feuillage feutre. Cette série de petits bouquets coûte 65 fr. la robe par 8 mètres. Ce métrage suffit pour une robe garnie d'un volant dans le bas, ou pour une polonaise. Pour les personnes auxquelles les dessins courants ou les fleurs ne plaisent pas, la *Compagnie des Indes* a un choix de petits dessins miniatures blancs sur fonds olive, bleu, gris deuil, noir, vert paon, réséda, etc.; gris ardoise sur gris perle; vert, maïs, violet sur noir; bleu ciel sur bleu marine; marron sur écru.

Parmi les dessins riches nous signalerons : 1° une branche de clochettes aux teintes vésuve avec feuillage; violet camaïeu; 2° une mignonne branche de boutons de roses; 3° une rose entr'ouverte avec boutons et feuillage sur fonds noir. La largeur de l'étoffe est de 90 centimètres, le prix pour les deux premiers dessins est de 90 fr. la robe par 8 mètres, et de 80 fr. pour le troisième. La Compagnie des Indes envoie franco des échantillons aux abonnées qui en font la demande.

Voici maintenant des renseignements sur les gants. Chez madame Leconte, 31, rue du Quatrième-Septembre, vous trouverez, mesdemoiselles, depuis le gant pour la campagne, jusqu'au gant habillé. Entrons dans quelques détails. Le gant Médicis est un très-joli gant en chevreau non glacé, il se portera en toilette habillée. La manchette ronde monte à mi-bras, & le gant fendu au poignet se ferme par deux boutons, ces deux boutons le fixent au bras, tandis que la manchette ronde est flottante. Les nuances sont : fleur de pêcheur, bouton d'or, abricot, amande, gris perle, vert tendre. Il coûte 4 fr. 90 c. la paire, 29 fr. la demi-douzaine, 57 fr. 50 c. la douzaine. Le gant *régénération* que je vous conseille, est très-économique. Il se lave indéfiniment — avec du savon blanc ou le Sérico-Sapo, qui se trouve chez madame Leconte; il a subi de bonnes améliorations, & on est parvenu à le faire en blanc & en noir. Il se fait en écru clair et foncé, havane, gris. A un bouton, il coûte 3 fr. 90 c. la paire, 23 fr. la demi-douzaine, 45 fr. la douzaine. — A deux boutons, 4 fr. 75 c. la paire, 28 et 55 fr. — A trois boutons, 5 fr. 75 c.; 33 fr. 50 c.; 65 fr. Tous ces gants sont à boutons indécousables. Il se trouve en ce moment chez madame Leconte un second choix de son gant royal en vrai chevreau, dont le prix, 3 fr. 85 c. la paire est exceptionnel, la douzaine coûte 46 fr.

Pour l'été, pendant les chaleurs, le gant Indien en soie végétale sera porté en toilette habillée, surtout en blanc. Il se fait dans toutes les couleurs, & la coupe est excellente. Il coûte 95 c. la paire, 5 fr. 60 c. la demi-douzaine, 10 fr. 80 c. la douzaine à un bouton. — A deux boutons, 1 fr. 85 c., 10 fr. 95 c., 21 fr. 75 c. — Le gant Angot est une variété du gant indien; il se fait avec le même tissu, a un seul bouton, mais la manchette qui le termine est très-élégante et couvre le poignet; assez longue sur le dessus du bras, elle s'arrondit

en venant mourir au bouton qui ferme le gant. Le prix est de 4 fr. 75 c. En outre des quatre espèces de gants que je viens de citer, on trouve chez madame Leconte de jolis gants de Suède à 1 fr. 95 c. la paire, 11 fr. 60 c. la demi-douzaine, 23 fr. la douzaine; — des gants de Saxe à 2 fr. 90 c. la paire, 17 fr. 25 c. la demi-douzaine, 34 fr. la douzaine. Les gants pour hommes et enfants se font dans tous les genres que j'ai décrits.

Madame Leconte expédie franco toute commande atteignant 18 fr.; mettre dans la lettre le montant de la commande, en timbres-poste, en bons poste ou en billets de banque. Elle expédie également franco contre remboursement lorsque la commande atteint 28 francs.

Maintenant, mesdemoiselles, pour vos petits frères, voici des renseignements que j'ai pris chez M. Lacroix, 2 et 3, rotonde Colbert. Pour les petits garçons de deux à quatre ans : Jupe plissée & veste ou jaquette, formes qui n'écrasent pas ces petits messieurs et leur laissent toute la liberté de leurs mouvements. Pour ce costume, on emploie des tissus légers, une vigogne ou un drap mouseline dans les teintes écru ou gris argent, teintes qui conviennent à ce jeune âge. A cinq ans, on ajoute un gilet à ce costume et la jaquette sera ouverte. A partir de six ans, la culotte ajustée au genou est légèrement flottante à la partie supérieure de la jambe, & la petite jaquette est ouverte avec col en faille ou en velours assortis à la couleur du costume.

Les tissus employés sont une cheviotte en laine & le tissu anglais Melton; les nuances : brun clair, gris ardoise, gris argent. Le pardessus s'harmonise avec la nuance du costume; il est légèrement flottant, quoique indiquant la taille; il se croise largement sur la poitrine, & deux rangées de boutons descendent sur la longueur; ce petit paletot va tout à fait bien. Il faut reconnaître que tous les charmants costumes qui sortent des ateliers de M. Lacroix habillent avec grâce ces gentils bébés, qui, en grandissant, trouvent appropriés à leur taille des costumes de fantaisie aussi soignés et plus jolis que ceux de leur papa. Il suffit d'envoyer les mesures bien exactes & le costume ira aussi bien que s'il avait été essayé. M. Lacroix s'engage même à le reprendre dans le cas, peu probable, où il n'irait pas.

Voulez-vous maintenant que je vous donne quelques conseils pour préserver vos visages de tous les petits ennuis qui sont la conséquence de la vie à la campagne ou au bord de la mer? Les soins que je vous engage à prendre n'ont rien de commun avec l'abus que tant de personnes font des cold-cream, des poudres de riz, etc. Usez-en, vous le pouvez, mais n'en abusez pas.

Pour combattre les effets du soleil sur le teint, servez-vous de la crème de fraises de MM. Guerlain, 15, rue de la Paix, ou de la crème grenadine. Toutes deux ont un grand mérite, celui de pouvoir se conserver très-longtemps & parfaitement. Après

vous en être servi, vous essuyez votre visage, & mettez un peu de poudre de riz que vous enlevez avec la main. Comme poudres rafraîchissantes, la poudre de cygne & la poudre de Cypris. Comme savon, le savon Sapoceti au géranium, à l'héliotrope, à la frangipane.

Pour les personnes qui aiment à avoir leur linge parfumé, on trouve chez MM. Guerlain des sachets à la violette, à l'iris, etc., etc., puis, pour le mouchoir des extraits qui, en s'évaporant, conservent leur parfum, tels que : *Shoré caprice*, composé de plantes des bords de la mer, le bouquet de lord Seymour, le parfum de France, les fleurs nouvelles. J'ajouterai que l'eau de Cologne royale est délicieuse; que la pommade pour les lèvres les empêche de se gercer.

Voici les diners et les soirées qui touchent à leur fin. La riche argenterie, & les parures des bals vont rentrer dans leurs écrins, mais avant de

serrer tout ce luxe de l'hiver, il faut que chaque objet soit nettoyé, brillant & remis à neuf. Ce travail si ennuyeux autrefois, alors qu'il fallait l'attrail de poudre, de blanc, de brosse & de peau, est bien simplifié aujourd'hui, grâce à la serviette magique de M. Ampenot. Ce qui, hier, était ennui, est devenu jeu aujourd'hui. Quelques instants suffisent pour voir sous vos doigts briller cette argenterie ternie par l'usage : le ruolz, le plaqué, le métal anglais, recouvrent aussi leur brillant. Quant aux bijoux en or, je ne puis vous dire qu'une chose : c'est que les bijoutiers ne se servent plus que de cette serviette dont le dépôt se trouve, 92, rue de Richelieu, chez M. Ampenot. Le prix est de 1 fr. 60 c. les trois, 3 fr. la demi-douzaine & 6 fr. la douzaine. Pour la province, envoyer franco : 2 fr. 20 c. les trois; 4 fr. la demi-douzaine; & 8 fr. la douzaine.

EXPLICATIONS

GRAVURE DE MODES

Confections des magasins de *Pygmalion*,
102, rue de Rivoli.

Modes de madame Bricard, 38, rue Richelieu.

Première toilette. — Robe en taffetas violet, ornée de quatre volants froncés devant et plissés derrière; des velours noirs arrêtés de chaque côté par des nœuds avec boucles et boutons en jais, traversent ces volants. — Jaquette ouverte en faille, ornée de passementerie en jais et d'un effilé en perles; sur le côté, large poche figurée par un plissé. — Manche avec biais dans le bas, retenus par des boutons. — Plissé en faille autour du cou. — Nœud en faille avec boucle. — Chapeau en paille relevé sur le côté, garni sur le devant d'un plissé et d'une draperie en faille. Longue plume couvrant le chapeau, et draperie en faille tombant derrière.

Deuxième toilette. — Robe en faille marron. — Jupe bouillonnée devant avec volant noir plissé en bas. Le reste est bouillonné en trois parties avec volant plissé posé au bas du bouillonné. Quille formée d'une large ruche en taffetas noir posant de chaque côté sur un volant marron. — Mantelet dolman en cachemire, orné d'une grecque formée de petits biais doubles en faille; une broderie en perles et une petite tresse bretonne formant de petits anneaux surmontant la grecque. Petit capuchon pointu avec un nœud à longs bouts à la pointe, ce nœud est passé dans une boucle en jais; le mantelet et le capuchon sont garnis d'une guipure qui forme fraise autour du cou. — Chapeau en faille marron et velours noir, fond mou et bord

plissé; longue plume traversant le chapeau; touffe de primevères de Chine.

Troisième toilette. — Robe en fantaisie gris clair ornée, dans le bas, d'un grand volant et d'un autre plus petit, liseré en taffetas bleu pâle, & surmonté d'un ornement en soie découpé à dents; seconde jupe avec ornement en taffetas; sur le côté, revers en taffetas retenu par un large nœud. — Mantelet en grenadine noire perlée, ouvert devant et fendu derrière, garni d'une ruche en taffetas découpé et d'un effilé mêlé de jais; nœud en faille derrière. — Chapeau en paille blanche, bordé en taffetas bleu & garni d'une draperie en taffetas gris; nœud en taffetas gris et bleu; plume bleue.

Quatrième toilette. — Robe en taffetas à rayures satinées. — Jupe unie; seconde jupe et tablier en taffetas. — Mantelet Richelieu en cachemire avec biais et entre-deux en guipure; le haut forme pèlerine avec nœud à l'encolure; un nœud plus grand est fixé par une boucle en jais à la pointe de la pèlerine; gros pli double retenu à la taille par un nœud avec deux coques. — Chapeau en dentelle noire orné de marguerites et d'une plume verte; large nœud en velours noir.

Cinquième toilette. — Robe en faille bleu paon et velours plus foncé. — La jupe est ornée derrière de volants festonnés dans le haut et traversés par des velours; devant, les trois ornements sont festonnés en haut et en bas; sur le côté, draperie de biais en faille et velours. — Paletot en cachemire orné de biais en faille et de brandebourgs en passementerie; large manche carrée. Le vêtement est garni de guipure. — Chapeau drapé et plissé en faille, avec traverse en velours de la nuance de l'ornement de la robe. Aigrette



Nº 3942 bis

Journal des Demoiselles

Paris, Boulevard des Italiens, 1.

Coutures d'enfants de la. Maison Lacroix, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

Chaussures d'enfants de la. Maison Lacroix, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 61, 62, 63, 64, 65, 66, 67, 68, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 100.

Page 12



mêlée, noire et blanche; plume noire et bleue, ou bleue deux tons; branche de roses posée sur le côté.

GRAVURE D'ENFANTS

Toilettes de petites filles des magasins de *Pygmalion*, 102, rue de Rivoli.

Costumes de petits garçons de M. Morlet, 2 & 3, rotonde Colbert.

Costume de petit garçon de trois à quatre ans. — Costume en drap léger. — Jupe plissée. — Veste longue avec revers ouvrant sur le gilet; poche au bas de la veste; lisérés de nuance foncée. — Chapeau de paille relevé des bords, garni d'un ruban moiré.

Toilette de petite fille de un à trois ans. — Robe en nansouk, garnie dans le bas de deux petits volants en broderie anglaise. — Corsage décolleté, à basque, ouvert sur le devant qui forme gilet; garniture en broderie anglaise, simulant une large poche sur le côté de la basque. — Chapeau rond en piqué, fond mou; deux rangs de garnitures forment diadème; sur le côté, nœud en velours. — Souliers anglais en piqué, bouffettes mêlées de dentelle et de petites comètes.

Toilette de petite fille de sept à dix ans. — Robe en sicilienne. — Corsage décolleté; devant princesse, uni, biais de chaque côté. Le bas de la jupe est orné, derrière, de trois volants; large nœud en étoffe retombant derrière sur la jupe. — Manches bouffantes. — Bottines en satin de laine assorties à la robe.

Toilette de fillette de onze à quatorze ans. — Première jupe en taffetas rayé. — Polonaise en taffetas uni, relevée derrière, croisée devant avec deux rangées de boutons et revers de nuance plus foncée. — Chapeau en paille belge, relevé sur le côté, garni de roses et de rubans en faille. — Bottines en coutil satin boutonnées sur le côté.

Toilette de petit garçon de neuf à onze ans. — Costume en drap. — Pantalon arrêté au genou, un peu bouffant dans le bas. — Jaquette droite devant, cintrée derrière; col à revers. — Gilet droit de même nuance que la jaquette. — Chapeau en feutre. — Bottes demilongues en chevreau.

CINQUIÈME CAHIER

Carré filet guipure. — Dentelle filet guipure. — Amélie. — Clara. — Entre-deux. — Peignoir, lingerie. — Toilette de baby. — Entre-deux. — J. L. C. enlacés. — M. G. enlacés avec couronne de comte. — E. L. M. enlacés. — Garniture. — Costume. — Garniture. — Voile de fauteuil, application sur tulle. — Col guipure Richelieu. — Dentelle frivolité. — Dentelle au crochet. — Écran. — Angle pour mouchoir. — Camisole. — Alphabet. — Boîte à whist. — Plateau de lampe.

PLANCHE V

PREMIER CÔTÉ.

Jaquette ouverte, 1^{re} toilette } gravure du 1^{er} mai.
Mantelet-dolman, 2^e toilette }

DEUXIÈME CÔTÉ.

Manteau Richelieu, 4^e toilette } gravure du 1^{er} mai.
Mantelet, 3^e toilette,
Paletot, 5^e toilette, }

PETITE PLANCHE REPOUSSÉE DE TRAVAUX EN FIL

Voir l'explication donnée en Mars.



ÉNIGME

Je suis un être indéfini;
De quel sexe, il n'importe; en moi voyez l'ouvrage
De l'être puissant, infini,
Qui fit notre âme à son image;

Mais, d'autre part, négatif, pur néant,
Je ne constate que l'absence:
C'est ce que préfère l'amant
De la retraite et du silence...

Lecteur, vous m'avez deviné,
En dire plus est inutile.
C'est vraiment chose trop facile,
A moins d'avoir l'esprit borné;
Ou mon problème est mal tourné.

MOSAÏQUE

C'est un signe de médiocrité que de louer tous
jours médiocrement.

VAUVENARGUES.

Quand la voix d'un ennemi accuse, le silence
d'un ami condamne.

N. V. DE LATENA.

Le mot de l'Énigme du numéro d'Avril est la lettre E.

Terminaison féminine usitée en français, et qui change de caractère suivant qu'elle est coiffée
d'un accent aigu ou d'un accent grave, ou qu'elle est dépourvue d'accent.

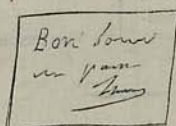
L'E est tantôt muet, demi-ouvert, ou tout à fait, laissant alors voir les dents de la personne qui le
prononce. Le surmonte-t-on d'un accent circonflexe, alors il s'accuse encore davantage.

Le reste est une comparaison morale.

Explication du Rébus d'Avril : *Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit.*

RÉBUS

1



2